4448

8 PAGES

50 cent. France et Belgique ; 75 cent. ailleurs

Bi-Mensuel

PARIS-ORLÉANS

début Juillet 1927

6e Année

N° 112

l'en dehors

Organe d'éducation, de réalisation, de camaraderie individualiste anarchiste

Les Camarades adresseront tout ce qui concerne *l'en dehors* à E. ARMAND 22, cité Saint-Joseph, ORLEANS

ABONNEMENT minimum . . Un an : 7 fr. 50 ; Extérieur : 13 fr.
Abonnement de propagande à 3 Exemplaires de chaque numéro { Un an : 20 fr. ; Extérieur : 33 fr.
Tout exemplaire d'une date antérieure à l'année courante : 0 fr. 75
Changement d'adresse : Joindre 0 fr. 60 à l'envoi de l'adresse nouvelle

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits *non sollicités et non publiés*, ou insérés avec corrections, n importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés de l'affranchissement nécessaire.

Nous ne devons pas faire plus de compte des reproches de la conscience, car partout où existent, comme chez nous, la crainte de la faim et celle de la prison, celle de l'enfer ne saurait trouver sa place.

Nicolas MACHIAVEL.
(Istorie fiorentine).

L'Amnistie générale

A. E. ARMAND. — ...Je ne sais si vous êtes coupable ou non, mais quand même vous seriez coupable à leurs yeux, vous ne l'êtes pas aux miens. Comment même pourrait-on prétendre cela, puisque si vous aviez fait ce qu'on vous impute, vous auriez suivi l'exemple de tous les rois dont il est connu qu'ils appliquaient ce moyen..... Le sort d'un prisonnier, même quand il est coupable selon les lois, m'intéresse beaucoup plus que le sort du riche vaurien. — F. DOMELA NIEUWENHUIS.

A ma sortie de l'une des gares des villes du Midi où je m'arrêtai en mai dernier, un monsieur déjà âgé, très proprement vêtu, tenant un petit garçon par la main, vint à ma rencontre. Je ne le reconnus pas dès l'abord. — Vous ne vous souvenez pas, me dit-il, je suis Un Tel qui purgeait sa peine dans le même atelier que vous, à la Maison centrale de Nîmes. — Ah oui, Un Tel, un voleur, un coupable enfin. — Entre nous, on nous demande de nous occuper de beaucoup trop d'innocents. — Bref, nous échangeâmes quelques paroles cordiales, comme il convient entre repris de justice qui se retrouvent, et chacun de son côté, nous reprîmes notre chemin.

Voilà plusieurs jours déjà que je médite sur la Semaine de Bonté, sur les réclamations faites par plusieurs anarchistes pour être transférés au régime politique, sur l'évasion de Léon Daudet, sur l'amnistie générale réclamée par l'organe du parti communiste. Cette méditation m'a ramené à une lettre que je reçus de Domela Nieuwenhuis, à la Santé justement, il y a quelque vingt ans. Quand même, quelles déviations vingt ans ne peuvent-ils pas produire dans la mentalité de certains anarchistes ?

Pourquoi le prisonnier, en général, nous intéresse-t-il ? Ce n'est pas seulement parce que nous sommes déterministes, mais parce que quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, il s'agit d'un pauvre diable qui se laisse prendre en des filets dont les mailles laissent passer les gros criminels et les délinquants d'envergure. Quant à l'emprisonné anarchiste, nous nous sentons d'autant plus attirés vers lui qu'il est *plus directement* UNE VICTIME de l'autorité que celui des nôtres qui se trouve à l'état de liberté. Le délit qu'il a pu commettre n'est que secondaire, il n'a aucune importance au point de vue de la solidarité, il est, toujours et dans tous les cas, innocent ou coupable, une victime de l'autorité.

J'ai exposé ailleurs que c'est une contradiction et une dérision, pour des anarchistes, de demander à l'un de leurs compagnons de « respecter » les termes du contrat économique à eux *imposé* par leurs plus mortels ennemis. Contrat imposé ne lie pas, et il n'y a pas de différence entre qui est réfractaire par le geste et qui est réfractaire par la plume ou par la parole. Entre le condamné « politique » et le condamné de « droit commun » je ne vois pas plus de différence qu'entre l'objecteur de conscience au point de vue économique et l'objecteur de conscience au point de vue militaire. Ne me dites pas surtout que c'est pour son plaisir que le réfractaire économique perpétue ses gestes ; est-ce que s'il n'y trouvait pas son plaisir le conférencier ou l'écrivain s'en prendrait aux lois et aux us du milieu?

—o—

Je n'ai jamais goûté les douceurs du régime politique, mais je sais que ce régime comporte des privilèges que ne connaissent pas les nôtres, soumis au régime de droit commun. Au politique, on peut lire des journaux, des livres, se tenir au courant de ce qui se passe à l'extérieur ; mais je sais des maisons centrales où si l'on vous trouve en possession d'un fragment de journal et que vous refusiez de dénoncer qui vous l'a remis, on vous jette en « cellule de punition nouvel ordre ». Au politique, on peut prendre des notes, écrire pour soi, composer même un ouvrage, mais il y a des maisons centrales où si l'on vous surprend à écrire, en dehors de la salle de correspondance, l'on vous condamne à 15 jours de cellule pour le moins. Au politique, on vous visite, chaque jour, et des personnes qui ne vous sont parentes à aucun degré peuvent venir vous voir ; mais j'ai connu des détenus qui passaient des années sans voir quelqu'un de l'extérieur, simplement parce qu'ils n'avaient plus de parents ou point passé devant le maire pour sanctionner leur cohabitation avec une compagne ; j'ai connu une femme qui avait fait trente-six heures de voyage en chemin de fer pour pouvoir apercevoir son compagnon — derrière un double grillage, bien entendu, et durant un quart d'heure, temps réglementaire — son train ayant subi du retard, elle arriva à quatre heures cinq minutes et trouva porte close ; on lui refusa l'autorisation de le voir.

Au point de vue de l'exploitation, la situation du détenu est horrible. Puisqu'il est contraint à travailler pour le compte d'un entrepreneur, il est un salarié comme un autre. Mais nul ne s'occupe de sa situation. Je n'ai jamais ouï dire qu'un syndicat ouvrier se soit mis en grève à cause des salaires monstrueusement avilis imposés à des malheureux qui ne peuvent regimber. Ceux-là même qui tonnent par la parole ou par l'écrit contre la propriété privée n'admettent pas qu'on s'y attaque « par le fait ».

On m'a objecté que les condamnés de « droit commun » ne s'intéressaient que peu ou prou aux revendications ouvrières. C'est exagéré. Le réfractaire économique de profession n'est que l'exception, la plupart du temps les voleurs, escrocs, faussaires, cambrioleurs, etc., ne sont qu'occasionnels. Le pourcentage des condamnés indifférents n'est pas supérieur à celui des ouvriers qui travaillent en liberté. En cas de révolution, les animateurs du mouvement trouveraient parmi les prisonniers, ceux sous les verrous et ceux qui se souviennent de leurs souffrances, un élément audacieux — et plus courageux en général que l'élément « honnête » ; ils s'en serviraient, cela va sans dire, quitte à les désavouer, quand ils n'en auraient plus besoin. La mentalité des hors la loi n'est ni supérieure ni inférieure à celle des autres prolétaires qui restent en dedans de la loi. Ils ne sont ni plus ni moins brutaux ni grossiers. Il y a des filous et des souteneurs lesquels, en prison, mouchardent auprès du gardien ou du contremaître civil de l'atelier. Mais il y a des travailleurs réguliers qui font la même chose à l'usine ou à la fabrique ; l'honnête ouvrier s'abaisse pour se faire bien voir d'un directeur d'établissement, à des platitudes que ne consentirait jamais un soi-disant malfaiteur. N'avons-nous pas connu des syndiqués diffamant leurs camarades auprès des fonctionnaires de leur syndicat ?

Et même si le verbe ou l'écrit des orateurs ou journaux socialistes, communistes, anarchistes n'éveillaient aucun écho chez les outlaws — cette insouciance serait amplement justifiée par l'indifférence que les partis ou les organisations d'avant-garde manifestent à leur égard. Ne sont-ils pas les parias de la civilisation occidentale ?

—o—

Mais ce n'est pas le délinquant en général sur lequel je veux m'appesantir, c'est de l'anarchiste condamné à une peine de droit commun, du camarade qui, jusqu'à son arrestation, a contribué anonymement à la vie du journal de sa tendance et à sa diffusion — puis avec lequel on ne veut avoir rien à faire — *après* que l'autorité s'en est saisi.

Celui-là peut faire la grève de la faim, on ne s'occupera pas de lui, car son geste restera ignoré dehors. Au lieu de le transporter à l'infirmerie, on le mènera tout droit en cellule, où l'on souffre toujours de la faim, d'ailleurs. Pas de mouvements pour arracher sa libération aux forces d'autorité, pas de grands orateurs pour faire vibrer les auditoires au récit de ses souffrances — certains de ces « as » du verbe oublient très vite qu'il sont eux aussi des chevaux de retour. Pas de Comité de Défense sociale pour s'occuper, le cas échéant, de sa compagne et de ses petits, et cependant l'anarchiste qui s'étiole au droit commun aime et procrée comme son compagnon qui encourt le désagrément du régime politique. Il a autant besoin que lui de lecture, d'écriture, de visites, d'adoucissements à sa privation de liberté.

Au fond, c'est une inconséquence de la part des anarchistes de plume ou de parole d'admettre parmi eux des catégories : la catégorie des innocents et celle des coupables — deux classes : celle des bourgeois du régime politique et celle des prolétaires du régime de droit commun. Pourquoi se dresser contre les Codes, la police, les tribunaux si l'on acquiesce à leurs jugements, à leurs distinctions subtiles, aux classements auxquels ils soumettent les illégalistes ? Ce n'est vraiment pas la peine de poursuivre la disparition des classes pour les ressusciter entre camarades.

Est-ce que les anarchistes qui réclament le privilège du régime politique songent aux abjections, aux humiliations, aux avanies, aux souffrances de toutes sortes dont pâtissent leurs camarades assujettis au régime de droit commun ?

Je comprends qu'à titre de débrouillage individuel, un anarchiste réclame sa mise au « politique ». Je ne suis pas du tout de l'avis de *l'Humanité*. Presque tous les moyens sont bons pour sortir de prison — et la ruse figure parmi ces moyens — dès lors qu'on ne vous demande pas de renoncer, une fois sorti, à la propagande des idées qui vous sont chères. Je le répète, là où le contrat est imposé, le contractant n'est pas lié. Mais question de débrouillage à part, la demande de mise au régime politique ne se justifie pas au point de vue purement anarchiste. Je demeure de l'avis de Domela Nieuwenhuis. En tout camarade emprisonné je salue une victime de l'archisme. Aussi si je réclame la libération de Sacco et de Vanzetti — celle d'Ascaso, Durutti et Jover — je réclame la mise en liberté et sans conditions et dans tous les pays de tous les anarchistes qui ont exercé des métiers non reconnus par la police, commis des infractions réprimés par les codes de toute espèce, perpétré des délits ou des crimes châtiés par l'arbitraire des tribunaux de toute instance. En régime archiste, tout anarchiste jeté en prison, enfermé en maison centrale, expédié au bagne est un immolé à une idole à laquelle il ne veut pas offrir de sacrifice. Pas de tri entre les innocents et les coupables, les « droit commun » et les « politiques ». Voilà comment, ici, nous entendons *l'amnistie générale!*

E. ARMAND.

SOMMAIRE : *L'amnistie générale* (E. Armand). — *Seul je vais* (Pol Manylha). — *Nos Centres d'intérêt et les réflexions qu'ils suscitent :* A ceux qui nous aiment ; les Compagnons de l'en dehors ; Le Combat contre la jalousie, etc. ; Nos lecteurs et les campagnes de l'en dehors (P. Calmettes, J. Taupenas, A. Scott, E. Armand). — *L'affaire Dieudonné.* — *En marge des compressions sociales* (Raoul Odin, A. Baillif). — *Nouvelles du « Bel C. Paese ».* — *Glanes, Nouvelles, Commentaires.* — *Etat, régime bolchevique et objection de conscience* (Manuel Devaldès). — *Mais si vous n'étiez vous-même qu'un rêve, ô ma mie !* (E. Armand). — *L'Individu et la Société* (H. Vidal). — *Retour à la terre et libération individuelle* (Labrousse). — *Je rêve, tu rêves... rêvons* (Han Ryner). — *En guise d'épilogue.* — *Notre enquête.* — *Grandes prostituées et fameux libertins* (E. Gante et E. Armand). — *Un roman de l'époque romantique jugé par un contemporain* : Les Mystères de Paris, d'Eugène Sue (Max Stirner). — *Parmi ce qui se publie* (Ixigrec, A. Bailly, E. Armand, Germaine P., etc.). — *L'Atelier de Karl D.* (Riddle). — *Ne mendie pas* (Jo Labadie). — *Croquignoles.* — *Trois mots aux amis.* — *Avis et communications.*

SEUL, JE VAIS.....

Parmi les hommes seul, je vais,
Cherchant le compagnon de route
Narguant, l'œil fier, les préjugés,
Et semant sur ses pas le doute.....

Je vais parmi la multitude.
Autour de moi mille pantins
Voudraient troubler ma solitude,
M'intéresser à leurs destins ?

Mais seul, bannissant la pitié
Pour qui n'ose bâtir son rêve
En marge de la société,
Je veux vivre ma vie si brève.

POL MANYLHA.

Bruxelles, 10 juin 1927.

Entente Anarchiste

Le Groupe d'études sociales de Loches, les amis de *l'en dehors* et de *l'anarchie* de la région du Centre projettent pour

LE JEUDI 14 JUILLET

Une excursion à Ferrière-s/-Beaulieu

DANS LA FORÊT DE LOCHES

Causerie par E. ARMAND : *Réflexions réalistes* sur « WERTHER »

Les camarades de Tours, Orléans, Châteauroux, Vierzon, Foëcy, Bourges, etc., n'importe la tendance à laquelle ils appartiennent, sont cordialement invités à cette journée de plein air.

Rendez-vous à la gare de Loches, à 9 heures du matin.

HORAIRE : Tours, départ 6 h. 48, arrivée à Loches 8 h. 22 ; Châteauroux, départ 6 h., arrivée à Loches à 8 h. 18 ; Loches, départ 20 h. 24, arrivée à Tours, à 21 h. 56 ; Loches, départ 20 h. 14, arrivée à Châteauroux à 22 h. 13.

Un train part de Paris-Orsay à 23 h. 52, passe à Orléans à 2 h. 29, et arrive à Tours à 4 h. 57. — Un autre train part de Tours à 0 h. 51, passe à Orléans à 2 h. 45 et arrive à Paris à 4 h. 36.

Se munir de provisions. Des flèches et piqûres d'aiguille indiqueront le chemin aux retardataires.

DIMANCHE 24 JUILLET

les amis de *l'en dehors* et de *l'anarchie* passeront une journée de détente dans les

BOIS DE VERRIÈRES

Rendez-vous à la gare Denfert-Rochereau, à 11 h. 1/4 du matin environ, et à la station de Massy-Verrières, à l'arrivée du train.

Se munir de provisions. — Appel est fait aux musiciens et chanteurs amateurs. — Des flèches indiqueront le chemin aux retardataires. — *En cas de pluie,* le rendez-vous n'est pas annulé et la causerie a lieu quand même, mais *intra muros.*

NOS CENTRES D'INTÉRET

et les réflexions qu'ils suscitent

A ceux qui nous aiment

Revenant sur une remarque parue dans le n° 109 de l'en dehors, *le camarade Ghislain auquel je m'étais adressé en tant qu'abonné de* l'en dehors, *pour qu'il veuille bien me préparer ma réunion à Montpellier, me fait remarquer, pour montrer que les communistes anarchistes de cette ville « savaient écouter un homme* quel qu'il soit, *même quand il ne pensait pas comme eux, pour faire montre de cet esprit de tolérance qui devrait animer tout anarchiste, que ce sont les anarchistes communistes du groupe d'études sociales qui ont organisé la réunion sans y apporter la moindre mauvaise volonté. »*

Je n'ai jamais dit que le camarade Ghislain ait mis aucune mauvaise volonté et je reconnais volontiers que malgré le jour mal choisi (bien qu'on eût pu remettre la réunion au surlendemain) l'auditoire a été été attentif.

Ceci dit : Ghislain revient sur ma phrase : qu'il y a « tendance chez les anarchistes-communistes à faire preuve d'une mentalité hostile au libre examen ».

Je veux bien croire à l'esprit de libre examen qui anime les communistes-anarchistes, de Montpellier, mais comment se fait-il que parmi eux la vente des journaux anarchistes autres que le « Libertaire » n'est pas égale à celle voulue pour ce dernier journal — comment se fait-il qu'on n'y diffuse pas les brochures, etc., éditées par les œuvres d'éditions autres que communistes autant que celles-ci ?

Dès que j'ai fréquenté les milieux anarchistes, j'ai considéré comme découlant de source de me procurer les différents organes à tendance anarchiste qui se publiaient alors: « Temps Nouveaux », « Père Peinard », « Libertaire », « Cri de Révolte », « Vie Naturelle », « Age d'Or », etc. Dans les moments de détresse, c'est après en avoir fait l'acquisition que je songeais à acheter les journaux ou revues d'informations. Il m'est arrivé quelquefois de me passer d'un repas plutôt que de l'un quelconque des organes anarchistes qui se publiaient en ce temps-là. Je n'ai jamais réclamé à autrui, en fait de libre examen, diffusion de journaux, de brochures, souscriptions, etc., davantage que j'ai fait moi-même. — E. A.

Les Compagnons de l'en dehors (1)

Adhésions nouvelles : (60) Emile Denzler, Vigneules-Bienne (Berne) Suisse.

Changements d'adresses : (38), Beaumont-sous-Lasnes (Brabant) Belgique. Inutile avertir, lui ou sa compagne se trouvant toujours là.

Reçu, expédié ou envoyé : Hordequin, 5 fr. — Charlut père, 7 fr. 50. — Fernand, 1 fr.

Nous réservons aux membres du Milieu « Les Compagnons de l'en dehors » l'usage de l'adresse « aux bureaux du journal ».

Le Contrat des Compagnons de l'en dehors *(texte ido et français) est expédié franco contre envoi de 0 fr. 75.*

(1) *Toute lettre concernant les COMPAGNONS DE L'EN DEHORS, toute demande d'admission, toute communication quelconque relative au Milieu qu'ils constituent, est mise sous enveloppe portant la suscription : « Les Compagnons de* l'en dehors *», laquelle est incluse en une seconde enveloppe à l'adresse de E. ARMAND, telle qu'elle est indiquée dans le numéro de* l'en dehors.

Tout envoi d'argent, sous quelque forme que ce soit, est fait audit nom de E. ARMAND.

ASSOCIATION INTERNATIONALE DE COMBAT CONTRE LA JALOUSIE ET L'EXCLUSIVISME EN AMOUR. — Adhésions :

19e liste : 63. Gaston GAILLARD, à Viry (Haute-Savoie).

Aucune annonce compagnes désir, faire connais. camarades ou vice versa, n'est insérée si l'annoncier ne fait pas partie de « l'Association internationale de combat contre la jalousie sexuelle et l'exclusivisme en amour ».

Voici, à titre d'indication, quelques types *d'associations volontaires* dans l'esprit de *L'EN DEHORS*, dont nous suggérons la création :

Associations de RELATIONS ECONOMIQUES. Echanges de produits entre consommateurs-producteurs des villes et producteurs-consommateurs des campagnes sans passer par aucun intermédiaire.

MILIEU D'AFFINITÉS depuis l'achat ou la location d'une maison ou d'un terrain dans une banlieue de grande ville (pour s'y retrouver hebdomadairement ou quotidiennement), jusqu'à la location ou l'acquisition de terrains ou de maisons en pleine campagne, soit que chacun (individu, famille d'élection, groupe affinitaire à effectif restreint) vive sur sa parcelle, en son logis particulier — soit qu'il y ait existence commune.

Syndicats ou associations d'IRREGULIERS DU TRAVAIL. Moyens de DEBROUILLAGE individuel ou à plusieurs. Recherches d'occupations ou de besognes appropriées. Mise en rapports avec des camarades disposés à fournir renseignements sur le travail ou à héberger les passagers.

Associations pour l'étude des questions d'ÉDUCATION dans un sens anarchiste. Livres, méthodes, « écoles ».

Associations pour l'étude des QUESTIONS d'éducation et d'éthique SEXUELLES. Thèses de la « camaraderie » ou « pluralité amoureuse » considérées comme un aspect de bonheur individuel, comme facteur de camaraderie plus efficace. Garantie contre les aléas de la pratique dans ce domaine spécial. Etc., etc.

E. ARMAND :

l'Initiation Individualiste Anarchiste

où l'on trouve exposées, décrites ou tout au moins examinées les différentes manifestations de la pensée ou de l'aspiration anti-autoritaire, du simple étatisme à la pure négation anti-sociétaire.

XVI-344 pages. Impression compacte en corps 8. Table analytique et index. — Franco, recommandé : 9 fr. (Extérieur : 10 fr.).

Le Combat contre la jalousie, l'exclusivisme en amour et pour une éthique sexuelle autre

L'amour, enfant de bohême ?

Je ne voulais plus discuter des points de vue défendus par E. Armand sur les questions sexuelles, sentant bien qu'en dehors de pensées communes fort importantes, du reste, nous ne pouvions nous comprendre et que rien d'utile ne pouvait sortir de telles controverses. Le sujet, en effet, échappant à toute logique, est susceptible d'autant d'interprétations qu'il y a de tempéraments en jeu. Chacun, dans ces questions morales, parle son langage, qui est à peu près impénétrable pour les autres.

La fantaisie m'a prise cependant d'en dire un mot (un peu tard, sans doute) à propos de la belle citation de S. Faure : « Définition de l'Amour » (*en dehors*, début de mai) .

Je trouve, dans ces quelques lignes, de profondes vérités ; et je n'aurais à reprendre que sur la question du « coup de foudre », indispensable, selon l'auteur, pour créer l'amour véritable ; étant certain, pour ma part, qu'un grand et violent amour peut s'établir et s'imposer plus lentement ; affaire de tempéraments.

Mais E. Armand, dans sa critique, se place à un point de vue tout spécial. « Si l'amour, dit-il, était spontané, irrésistible, capricieux..., tel milieu de camarades ne serait pas possible ». Aussitôt, je proteste: La belle affaire, ma foi ! En ce cas, tant pis pour le milieu en question. Car si quelque loi naturelle se cache derrière un fait, les plus subtils raisonnements n'y changeront rien ; s'ils viennent à contredire cette loi, c'est eux qui doivent être rejetés. Il est, au contraire, absolument anti-scientifique d'obliger l'expérience à entrer, coûte que coûte, dans le moule d'une formule établie *à priori*.

Et nous voici de suite revenus à cette thèse chère à E. Armand : l'impulsion amoureuse éduquée, canalisée, domestiquée pour être *utilisée*, enfin, à resserrer la camaraderie, à édifier une doctrine, à servir une propagande !! L'amour n'est plus un but, une *fin* dans la vie ; c'est un *moyen*, un instrument, qu'il s'agit d'employer au mieux des besoins d'une *cause* ! Ah ! pauvre amour, roi détrôné ! moi qui t'aimais pour toi-même ! comme tu m'intéresses peu, rabaissé au rang de docile serviteur, mutilé, ravalé, prostitué ! Oui, certes : prostitution, pire que la prostitution sexuelle gagne-pain, après laquelle on crie, qui n'est qu'un pis-aller, après tout, consenti à regret, et qui peut ne nous blesser que superficiellement.

L'amour, faut-il le répéter ? est un sentiment subtil, délicat, tout en nuances, qu'un rien peut faire naître, qu'un rien peut détruire, inanalysable, en effet. (Et j'ajouterai même : indéfinissable).

Il est essentiellement libre dans son choix (c'est-à-dire obéissant à un déterminisme d'une infinie complexité) ; il souffle d'où il veut, et le feu qu'il engendre s'allume ou s'éteint sans causes visibles explicables (parce que bien trop nombreuses).

Si l'amour est capricieux ? Hélas ! Et heureusement : quelle monotonie, s'il ne l'était pas ! Il fait souffrir ? Parbleu ! Quel bonheur n'a pas sa contre partie de peines ? Et il est même logique qu'il fasse souffrir plus que tout, puisque, pour les êtres aimants, il procure des joies incomparables.

L'amour est à tel point un sentiment électif, qu'il existe même des hommes et des femmes, affectueux, passionnés, qui, toute leur vie, cherchent ce qu'on a appelé « l'âme sœur » et qui ne la trouvent jamais ; individus d'élite, profondément différenciés, personnels, trop difficiles à satisfaire peut-être, car ne se contentant pas de manger à la gamelle, et voulant être servis à part du mets qu'ils préfèrent! Ce sont, ceux-là, des oiseaux rares épars dans le monde, pauvres oiseaux toujours en quête ; lorsqu'ils peuvent, par hasard, s'accorder, ils font sagement de ne plus se séparer, car l'occasion ne se répètera pas.....

Ah ! « l'amour, enfant de Bohême » ! Oui, il l'est franchement, foncièrement, et nul n'y pourra rien ; il brisera tous vos règlements, comme il se moque de toutes les morales. Il n'y a pas d'amour bourgeois ni d'amour anarchiste ; il y a : *l'amour*, instinct universel et irrésistible, devant lequel tous sont égaux.

Combattons la jalousie, certes, ainsi que la haine, qui sont sentiments bas, vulgaires, sots et dangereux, indignes d'un penseur. Mais n'allons pas, exagérant jusqu'à l'absurde le domaine de la raison, légiférer contre nous-mêmes, dresser un nouveau code d'obligations morales qui, pour être l'inverse de celui en usage, n'en serait pas moins odieux et destructeur de joie ! — P. CALMETTES.

Ce qu'a écrit Sébastien Faure sur l'Amour (voir n° 108 de *l'en dehors*) est la vérité même. Dans le numéro suivant du même journal, E. Armand le contredit, et il écrit des choses qui sont aussi très vraies. Comment se fait-il alors qu'une même vérité puisse se trouver dans des exposés en apparence si contradictoires ?

Vous avez à cœur la prospérité de L'EN DEHORS. Bravo ! Achetez-en donc deux numéros là où il est en vente, ou souscrivez à un abonnement de propagande, ou trouvez-nous d'ici six mois un nouvel abonnement.

Avant de le démontrer, il est nécessaire de dire deux mots sur les *tares* congénitales de l'humanité. L'homme en général est jaloux. La jalousie n'est peut-être pas le seul, mais le principal obstacle à la réalisation de la « camaraderie amoureuse ». L'homme a reçu cet héritage de la bête dont il descend, et qu'il transmet soigneusement de génération en génération. Dès lors, que les mâles entre eux *se* livraient a des combats acharnés pour la possession des femelles, il était très naturel que le vainqueur à tout prix garde jalousement sa précieuse conquête. Mais chez l'homme, cet animal bizarre, il n'en est plus ainsi. La jalousie n'a donc plus sa raison d'être.

Il est vrai que dans sa définition de l'amour, Sébastien Faure ne parle pas de la jalousie. Mais l'amour capricieux et inanalysable est souvent jaloux. Si je rends l'amour analysable mes besoins affectifs trouveront bon accueil. Rien de plus analysable (puisqu'on sait d'avance la réponse) que la formule d'E. Armand: « Tous à toutes, toutes à tous » — dans un milieu sélectionné.

Ex. : Adèle et Pierre passent ensemble à côté de moi. Je sais chez eux que l'amour est inanalysable : je me garderai bien de faire connaître mes besoins affectifs. Est-il très analysable, au contraire ? Dans tous les cas je connais d'avance la réponse : besoins affectifs satisfaits. Il en est de même en chimie où, dans tous les cas, je connais d'avance le résultat de l'analyse qui sera toujours H-2-O, si je décompose l'eau par le courant électrique.

Quant à la femme, elle a tendance à s'éprendre d'un homme fort, entreprenant, audacieux, vers lequel elle se sent attirée. Le rôle passif qu'elle joue dans l'amour, son désir d'être prise, acceptée comme propriété (de même que la femelle attendait l'issue du combat pour se donner au mâle victorieux) est un autre obstacle à la « camaraderie amoureuse ».

Ces tares congénitales, héritage de la bête *peuvent* et *doivent* être *éliminées* par l'éducation.

Revenons maintenant à notre démonstration, elle est claire : L'amour, tel que l'écrit Sébastien Faure, s'applique aux humains possédant les tares congénitales en question. La « camaraderie amoureuse » d'E. Armand s'adresse aux humains ne les possédant pas.

Et puisque Sébastien Faure envisage un milieu social toujours meilleur, et si possible *sans tares*, même congénitales (celles dont il est question ici peuvent disparaître par l'éducation), pourquoi nous définit-il un amour qui convient précisément aux tarés ? — J. TAUPENAS.

Les objections de P. Calmettes étaient utiles à insérer.

Nous nous trouvons en présence de deux thèses.

La première thèse, c'est la thèse « romantico-passionnelle » de l'amour, la thèse des pauvres bougres farcis d'idéalisme petit pompier et petit bourgeois. C'est la thèse qu'adopte, naturellement en la libertarisant, dans ses « Propos subversifs », le communiste anarchiste Sébastien Faure. Nous savons où aboutit cette thèse « échevelée et sublime », la comédie-tragédie qui se joue derrière sa façade prétendûment bohême, à l'ombre de ses allures poétiques, de son inconsciente « inanalysabilité », de sa furieuse « irrésistibilité ». Nous savons où tout cela débouche, et par ce qu'en disent les journaux d'information, et par ce qu'ils n'en disent pas : meurtres, suicides, caprices tournant à la désillusion et à la déception, destruction d'associations sentimentales, abandons imposés, ruptures forcées, menaces et contraintes de toutes sortes. C'est l'ancienne *éthique de l'amour. Nous sommes quelques-uns, quelques égoïstes — à qui elle apparaît comme simplement monstrueuse, de, par les fruits qu'elle porte, qu'elle a toujours portés.*

La seconde thèse, celle de l'en dehors, *considère l'amour, ou plutôt les manifestations sentimentalo-sexuelles (sous tous leurs aspects) comme* un élément de contrat, *au même titre que les autres produits du fonctionnement de l'organisme. Ce contrat peut concerner un nombre quelconque de personnes, de 2 à X, et il est toujours résiliable. L'idée de la « camaraderie amoureuse » est d'intégrer les marques d'affection et de tendresse, toutes les manifestations sexuelles dans cette association d'égoïstes, basée sur la réciprocité, que nous dénommons ici « camaraderie ».*

C'est une éthique nouvelle — dont il reste, c'est entendu, à connaître les résultats — pratiquée entre « camarades » voulant ce qu'ils font, *et* sachant ce qu'ils veulent.

Nous donnons dans ce domaine, au mot prostitution, *en général, pour être compris de tous, le sens qu'y donne le Larousse : métier qui consiste à livrer son corps* aux plaisirs du public, pour de l'argent. *Nous estimons que dans un milieu de* camarades *sélectionnés, ayant passé contrat, il ne saurait y avoir de prostitution, du fait de considérer les gestes sentimentaux ou amoureux comme objets d'échange, éléments de contrat, articles de réciprocité : « L'amour ne se paie pas, ou disons mieux: l'amour peut bien se payer, mais seulement en amour (un service en vaut un autre).* — Max Stirner. »

Examinons cette conception par rapport à l'individualisme anarchiste. « Il y a deux anarchismes » — a exposé l'un de ses théoriciens, Henry Seymour — ...l'un favorise la promiscuité irresponsable dans les relations sexuelles, étant entendu que la communauté se rend responsable de la progéniture (1), *l'autre favorise* le contrat libre, *qui donne aux deux parties des libertés égales et sanctionne les responsabilités individuelles ».*

Nous nous rallions à la seconde tendance. Les relations sentimentalo-sexuelles demeurent pour nous sujettes à l'analyse, à l'éducation, au vouloir. Elles sont clauses du contrat librement consenti (et résiliable) par un nombre donné de camarades.

Nous cherchons à propager la thèse de milieux où, en matière sentimentalo-sexuelle, le contrat d'association comporte tant qu'il n'est pas résilié, *que sont ignorés refus et rupture (sauf en cas de consentement mutuel). Cette forme de contrat est individualiste. Nul appel n'étant fait à une organisation gouvernementale ou étatiste pour en assurer le fonctionnement, elle est donc anarchiste. Libre à l'ami Calmettes de s'insoucier du milieu où il évolue — d'y vivre sans aucun souci de réciprocité amoureuse — d'y laisser croître et embellir le « tant pis » pour elle ou pour lui, le dédain, la coquetterie, la cruauté, de qualifier cela et le reste de « camaraderie ». Libre à lui de se plaire à voir prospérer dans le milieu où il se développe les tares héréditaires ou éducatives dont parle J. Taupenas.* Ce milieu ne nous plait pas ; *son éthique sexuelle n'est pas à notre convenance ; ne répond pas au stade de notre évolution ; elle est celle qui domine la société contre laquelle nous nous insurgeons tous les jours.*

E. ARMAND.

(1) Et c'est là le véritable point de vue du communisme anarchiste.

Nos lecteurs et les Campagnes de « l'en dehors »

L'imbroglio chinois

J'ai lu avec le plus grand intérêt ce que M. Acharya écrit dans *l'en dehors* à propos de « l'imbroglio chinois. » Tout ce qu'il cite comme faits est vrai, mais je n'accepte pas ses conclusions *qu'il y ait entente même tacite* entre le gouvernement britannique et celui des Soviets. Le raid Arcos, le meurtre de Voïkof et ce qui en est résulté ne sont certes pas pour me faire changer d'avis. Mais expliquer mes raisons m'entraînerait dans une argumentation qui sortirait sans doute du cadre de *l'en dehors*. De plus je n'ai pas le temps matériel de mettre sur pied une étude sérieuse, quoique ayant tous les matériaux. Je puis seulement vous dire que je ne vois aucune raison de modifier en quoi que ce soit les vues que j'ai exposées précédemment dans le journal, sur la Russie, la Chine et l'Angleterre.. Si M. Acharya et moi nous ne sommes pas d'accord, c'est que sans doute il ne doit pas tenir compte de tous les facteurs directs ou indirects qui entrent en jeu. — A. SCOTT.

L'affaire Dieudonné

Les « Comité Dieudonné » et « Comité de Défense sociale » réunis, adressent à l'opinion publique un appel dont voici le texte à peu près complet :

Par l'arrestation, au Brésil, du forçat innocent Eugène Dieudonné, la presse vient d'attirer à nouveau l'attention des pouvoirs publics et de l'opinion sur le cas de ce malheureux qui expie, depuis quinze ans, un crime qu'il n'a pas commis.

L'innocence de Dieudonné ne fait plus de doute pour personne... Victime de l'ambiance et de la fatalité, de l'erreur volontaire ou involontaire de l'encaisseur Gaby qui l'accusa, après avoir reconnu comme son agresseur un agent de la sûreté puis Garnier, il est inadmissible, intolérable que Dieudonné ne bénéficie pas, sinon d'une réhabilitation, du moins d'une grâce totale et immédiate.

Les co-inculpés de Dieudonné, ainsi que de nombreux témoins dignes de foi, prouvèrent qu'il n'avait pas commis le crime à lui reproché. Les juges impitoyables et mal informés, le condamnèrent à mort, peine qu'on n'osa pas appliquer et qui fut commuée en travaux forcés à perpétuité.

Dieudonné ne cessa de crier son innocence. Des journalistes de toutes opinions, des personnalités de tous milieux, des organisations, ligues et groupements divers firent, sur son cas, de nombreuses et minutieuses enquêtes qui confirmèrent ses dires. Plusieurs ministres de la Justice, après les nombreuses démarches de parents, d'amis, de personnalités, après lecture des dossiers, des enquêtes de tous ceux qui, par humanité et par esprit de justice s'intéressèrent a son cas spécial, lui promirent la grâce.

Cette grâce promise et tant attendue ne vint pas. Malade, déprimé moralement et physiquement, de guerre lasse, Dieudonné, dans le but de retrouver les siens, de se recréer un foyer, de vivre comme un homme libre, s'évada le 6 décembre 1926 de l'enfer du Bagne.

La barque qui l'emporta chavira 20 fois, s'envasa, et ce n'est qu'après douze jours de haute lutte contre les flots, contre les requins, qu'il put enfin toucher la terre ferme d'un pays qu'il croyait plus hospitalier que les autres. Pendant des mois on le crut mort. Soigné par de braves gens, il se remit au travail, pensant enfin trouver le repos moral. Il n'en fut rien. Un journal du Brésil, pour se distinguer des autres, publia son portrait et un article stupide et méchant sur ce travailleur sans défense, déjà estimé de ses compagnons de travail. Le gouvernement brésilien, sans nulle raison, le mit alors en état d'arrestation, avec l'intention probable de l'envoyer dans un camp spécial bien loin sur l'Amazone d'où l'on ne revient jamais.

Le « Comité Dieudonné » et le « Comité de Défense sociale » réunis, d'accord avec d'autres groupements, ligues, organisations, et avec l'appui de parlementaires et de nombreux journaux indépendants, va lancer sous peu de nouveaux appels à l'Opinion publique, organiser des meetings, recueillir des signatures et des fonds en vue de créer une agitation favorable à la grâce immédiate du forçat innocent Dieudonné.

D'ores et déjà les fonds peuvent être envoyés au trésorier du Comité de Défense sociale, 15, rue de Meaux, Paris (Courtinat, chèque postal 100,783, Paris).

NOS CARTES POSTALES

Notre série de *Douze cartes postales ;* trait, bois et similigravures : impression noire ou bleu acier ; citations choisies ; portraits de A. Libertad, P. Charron, E. Armand ; reproduction des piqûres d'aiguille de *l'anarchie*, sur le cliché oritrès soigné : 1 fr. 65 la série ; 7 fr. 50 les cinq séries (envoi recommandé).

En marge des compressions sociales

Réponse aux neuf questions sur Costa Rica

(posées dans *l'en dehors* n° 106-107).

1° Il y a des terrains-propriétés qu'il faut acheter ou louer et des terrains libres dont on peut s'emparer sans autre formalité qu'un « dénoncio », déclaration, dès qu'on a commencé à les mettre en valeur.

On peut « dénoncer » 50 hectares par personne. Ces terrains libres sont loin des moyens de communication et leur mise en valeur coûte plus cher que l'achat d'une propriété.

La République vit surtout de la douane dont les droits sont très élevés, à la sortie ausi bien qu'à l'entrée; des monopoles des P. T. T., du tabac et des boissons fermentées. Il y a un léger impôt pour l'entretien des chemins, je n'ai pas encore eu à le payer, mais je prévois environ 7 *colons* (1) par an pour ma situation. On peut acquitter cet impôt en travail.

2° Dans ma région, 500 mètres d'altitude, versant Pacifique, 7 heures de cheval de Puriscal, 12 heures de San-José, le prix moyen du terrain est de 1.000 colons les cent *manzanes* (2), mais évaluée très approximativement, la superficie des propriétés est généralement supérieure à l'énoncé.

Le terrain vaut 1.000 *colons* la *manzane*, c'est-à-dire cent fois plus cher qu'ici, dans les parages immédiats de Puriscal. Près de San-José, je ne crois pas qu'on puisse acheter à moins de 2.000 *colons* la *manzane*.

3° Oui, l'individu *pourrait* vivre immédiatement, à l'état sauvage, des produits du sol, si le moins exigeant d'entre nous n'avait des besoins alimentaires étrangers aux ressources indigènes. Je viens de maigrir de 26 kilos pour avoir adopté sans transition l'alimentation sommaire des indigènes.

Il faut donc compter au minimum et par tête, une provision de 400 *colons* pour la première année. Moins la seconde, et la troisième on peut vivre de sa terre, à la condition d'avoir dans les veines autre chose qu'une vague teinture.

Les deux camarades qui m'ont précédé et moi, mettons à la disposition de ceux qui voudraient faire un essai, de la terre défrichée avec quelques plantations indispensables. A cela j'avais ajouté pour les camarades sans ressources, la nourriture et le logement en échange du travail, mais les premières expériences m'ont décidé à renoncer à cette rêverie. Reste seulement l'offre de la terre, sans plus.

4° Le climat est forcément très varié puisque le territoire a des altitudes de 0 mètre à plus de 3.000 mètres. Dans notre région, il y a deux saisons, sèche et pluvieuse. La première va des premiers jours de décembre aux premiers jours d'avril. Pendant cette saison, il ne pleut que très exceptionnellement. Pendant la saison pluvieuse, il pleut à torrents pendant environ quatre heures l'après-midi. La chaleur est très supportable : 30 degrés centigrades au maximum. Le thermomètre ne descend jamais plus bas que + 12°.

Une tente est un abri suffisant mais, à cause du passage de la pluie au soleil, pourrirait vite. On construit des maisonnettes en bois rond et toits de feuilles (*ranchos*) qui coûtent une centaine de *colons* de main-d'œuvre. La matière première est gratuite.

5° Moustiques et paludisme en abondance sur la côte Atlantique qui est très marécageuse aux basses altitudes, moins sur la côte Pacifique. Il y a quelques moustiques encore à 500 mètres, mais peu.

Nous avons de nombreuses sources, mais l'eau n'en est pas fameuse à cause des feuilles mortes dont il est difficile de se garder.

6° Bois à brûler et pour la charpente, la menuiserie et l'ébénisterie à discrétion. Il y a des scieurs de long à Puriscal, on les paye 6 *colons* par jour.

Ciment et chaux à Puriscal.

La plupart des outils doivent être achetés à San-José. Un bon cheval coûte environ 200 *colons*, une mule 250, une vache laitière et son veau 200 *colons* ;

7° Il est indispensable de parler un peu espagnol, mais trois mois de bon travail y suffisent ;

8° Oui, une bicyclette peut passer partout, mais démontée et dans un sac ;

9° Non, le salaire du pays n'est pas de 1 fr. l'heure. Ce qui ressemble à cela c'est que les Indiens propriétaires, quand leur travail leur laisse des loisirs, donnent six heures de travail pour un *colon*. Ce *colon* a pour eux une valeur luxueuse très supérieure à leurs besoins. Mais que les camarades ne comptent pas sur la location de leurs bras. Il faut ici au moins un an avant de faire un travail quotidien sérieux. Le camarade qui débarque, s'il était doué de la plus grande énergie et de la meilleure volonté, ne gagnerait pas le quart de ce qu'il consomme.

A la ville, les spécialistes des métiers gagnent en moyenne 5 *colons* par jour. Nous avons à San-José un camarade qui vit assez bien, mais modestement, avec un gain de 150 *colons* par mois.

Pour conclure : la vie que nous vivons ici est une grande mesureuse d'hommes. Après avoir dans les réunions vitupéré contre la société pourrie, on voit ici si l'on est assez pur pour vivre sans cette pourriture. — Raoul Odin.

(1) *Colon* : quart de dollar.

(2) *Manzane* : unité agraire, carré de 83 mètres de côté.

A propos de Costa Rica et de la tentative Raoul Odin

Alameda (Californie), 27 mai 1927. — Ayant lu dans le n° 106 de *l'en dehors* que certains copains semblaient émerveillés de ce qui se dit ou s'écrit sur la « colonie » (?) de Costa-Rica, j'ai cru bon de t'envoyer les quelques lignes qui suivent :

Il y a quelques années, je me trouvais à New-York ; j'assistais à la veille du départ des amis D. et Ch. pour Costa-Rica, l'une des Républiques de l'Amérique Centrale. Après avoir sagement calculé, étudié, réfléchi pendant de longs mois ; après avoir obtenu du pionnier Charles tous les renseignements possibles et imaginables sur la terre promise ; les amis et moi burent un verre ensemble et célébrâmes par des chants harmonieux la proche aurore de la libération de l'usine et du salariat.

Je connaissais intimement ces braves amis. Jeunes, forts, énergiques, travailleurs, débrouillards, polyglottes ; secondés par des compagnes dévouées et capables même de certains efforts d'émancipation, tout semblait idéal pour mener à bien l'entreprise et y réussir. J'eus un instant la pensée de partir avec eux. Partir ! n'est-ce pas vivre un peu ! les départs n'apportent-ils pas l'imprévu, le hasard, la romance, l'aventure ? Balancer dans le passé toute la monotonie d'une existence stérile, quelle perspective !... Cependant, déjà désillusionné plusieurs fois par l'effondrement de tant d'essais « colonistes », je m'abstins, leur promettant toutefois d'aller les voir dans quelques années.....

Malheureusement, je n'ai pas eu à entreprendre ce voyage: Quatorze mois après je voyais revenir à New-York nos braves colons. Quelle déconfiture ; que d'efforts perdus, que de douleurs morales et physiques ! Et quelles souffrances encore si nos amis n'avaient pu trouver les quelques centaines de dollars suffisants pour rentrer dans le bourbier humain, civilisé !

Il y a quelques semaines, ici (en Californie) je me retrouvais avec un autre ami, Lucien G., qui lui aussi, avait passé plusieurs mois à la « colonie » de Costa-Rica; nous en parlâmes longuement, et comme nous connaissons les huit-dixièmes des copains qui ont passé là-bas, nous étudiâmes les article publiés dans le *Semeur*, de Caen. Nous fûmes du même avis pour conclure : que celui qui persiste à vivre sous un pareil climat, et qui prétend qu'on y trouve la libération individuelle, sans des efforts *inouïs* d'endurance et de privations, est un rêveur ou un homme qui n'a pas voyagé.

Je ne veux pas m'étendre ici sur les difficultés que rencontrèrent la grande majorité des copains qui ont successivement tenté l'aventure (je n'ai pas été moi-même à l'endroit indiqué, et je ne connais de ce pays que le versant du Pacifique) ; je renverrai donc les copains désireux de plus amples informations aux amis H. Dubois ou à Chalvin (dont E. Armand peut procurer l'adresse). Je voulais simplement faire tinter un son de cloche différent de celui que donne R. Odin dans ses articles. Ce camarade, j'ai tout lieu de croire, n'a pu écrire ses anecdotes que mû par l'enthousiasme du début, et dans l'ignorance où il est encore du rôle ingrat du colon. On lit en effet dans le *Semeur*, n° 94, au cours de l'article *La propriété rurale de Costa-Rica* : « J'espère, pour décembre prochain, avoir mis sur pied un plan d'après lequel il serait possible par la collaboration, d'établir ici des colons débarquant sans argent ».

Allons, camarade Odin, que signifie cette plaisanterie ? Te voilà débarqué de France, il y a quelques mois à peine sans avoir même connu, expérimenté l'intempérie des saisons de ce pays tropical, sans avoir connu la vermine, les moustiques, les insectes plus ou moins venimeux, le manque d'hygiène, les mois et les mois de pluie, la terre boueuse où l'on s'enfonce jusqu'à la cheville, sans avoir même été entraîné à l'éternel repas du riz ou des bananes, sous la monotonie d'un ciel toujours couvert ; non, cela ne me semble pas sérieux. Et si déjà tu admets (après quelques mois) qu'une botte de radis ou une salade te ferait plaisir, que sera-ce quand tu t'apercevras plus tard que cette ingrate nature ne te permettra même pas de t'en procurer !

Ecoutez, Raoul Odin, et Charles, et Léontine ; si vous, vous avez l'étoffe de vivre en pareille nature, c'est votre affaire, ; je m'incline devant vos tempéraments singuliers ; mais il serait coupable (à mes yeux) d'attirer dans vos villages d'autres copains qui, très probablement, n'auraient pas tous votre étoffe d'endurance, et pis encore, ne pourraient peut-être pas sortir de ce bourbier incivilisé.

Dans le n° 106 de *l'en dehors*, je mettais en garde les jeunes camarades contre tout emballement à s'en aller au loin coloniser ; je ne puis que crier encore : « Casse-cou » ; la libération individuelle est peut-être aussi aisée en France qu'à Costa-Rica ; encore une fois, débarrassons-nous de la marotte du « retour à la terre » et surtout de la marotte de la « colonisation » en outremer.

A. Baillif.

L'EN DEHORS N'EST PAS UNE TRIBUNE LIBRE, mais toute personnalité à laquelle il est fait allusion dans ce journal est assurée que sa réponse sera publiée, ou pour le moins prise en sérieuse considération.

E. ARMAND :

Ainsi chantait un " en dehors "

Les meilleurs, les plus expressifs, les plus vivants des poèmes, poésies, proses rythmées composés par l'auteur depuis 1902.

Un volume de XVI-196 pages, sur papier bouffant, tirage restreint, impression soignée.

3 portraits de l'auteur, fac-similé, bois, dessins, culs de lampe de L. Moreau et Henri Schneider : 11 fr. franco (Extérieur : 12 fr. 50).

Nouvelles du « bel paese »

Le fascisme, le jeu et la pudeur

Quelque part en Italie, début juin 1927. — L'Italie revêt de plus en plus l'aspect d'un asile de fous. Pour le moment, ce n'est pas de la folie furieuse, mais ce n'en est pas moins de la folie pure. Tu me diras peut-être que c'est le monde entier, à de rares exceptions près, qui en donne l'impression. D'accord, mais, actuellement, à l'Italie le pompon. Les épisodes de folie collective sont d'une fréquence et d'une virulence qu'on ne voit pas ailleurs. Je ne sais pas si vous avez perçu en France, l'année dernière, l'écho d'un événement qui est caractéristique de cet état de démence qui couve, événement qui a rapporté à l'Etat 80 millions. Je veux parler de ce manchot des Pouilles qui, probablement à l'instigation des autorités, donnait des tuyaux pour la « Loterie Nationale » (métier déjà exercé par quelques curés, soit dit entre parenthèses). Ce qui me fait penser à un coup monté par le gouvernement, c'est que toute la presse se mit à parler du manchot en question qui avait déjà, paraît-il, fait réaliser pas mal de gains à ses amis et un petit pécule à soi-même. En rien de temps, le monde afflua à Saint-Ferdinand des Pouilles, afin d'avoir le bon tuyau ; des monceaux de lettres parvinrent au manchot, à tel point que la poste dut organiser un service exprès pour lui. Enfin, après s'être fait quelque peu prier et avoir exécuté quelques simagrées, il se décida à prophétiser les numéros gagnants, que les journaux publièrent.

Toute l'Italie marcha comme un seul homme. Dans toutes les villes de la Péninsule, les bureaux du « Lotto » furent pris d'assaut ; il n'y eut pas assez de billets pour tout le monde et, naturellement, le samedi du tirage, ce furent d'autres numéros que ceux indiqués par le fameux manchot qui sortirent. Total, je l'ai déjà dit, 80 millions de lires de râflés par l'Etat, selon les journaux, et Mussolini déclara cyniquement qu'il lui faudrait un manchot comme celui-là tous les mois.

Mais il n'y a pas que les gouvernés qui se rendent ridicules, les gouvernants aussi, et au point de faire douter que ça tue, comme on dit ; à ce compte-là, ils seraient tous morts depuis longtemps. La reine et les ministres patronnent en ce moment un Comité pour la mode italienne, le même, ou à peu près, qui fit campagne contre les blasphèmes (campagne qui aboutit à une loi qui punit le blasphémateur). Ce comité lutte contre ce qu'il appelle « l'immoralité » du vêtement féminin. « Cachez ce sein que je ne saurais voir », dit Tartufe. Les prélats et journalistes qui composent le comité ne veulent qu'on voie de la femme que son visage et ses mains. J'ai idée qu'ils feront four.

Enfin, toujours dans le même esprit, nous subissons depuis l'été dernier, des règlements pour les bains de mer qui interdisent aux femmes de se baigner en maillot (il leur faut une blouse ample et longue et une culotte) et aux hommes le port du caleçon ; le torse ne doit pas être nu ! Certaines municipalités, peut-être pour atténuer la dureté de ce règlement, ne faisaient dresser de contravention qu'aux baigneurs aux torses velus ! Le poil seul est immoral ! Et dire qu'une des préoccupations des patriotes italiens, c'est de savoir si l'on rit d'eux à l'étranger! — A. L.

Comment doivent " vivre " les déportés politiques.

1. Ne point s'éloigner de l'habitation ; ne point aller en bateau, même pour se recréer, sans une permission spéciale de la Police de Sûreté ;

2. Se retirer au domicile assigné au son du clairon et n'en sortir qu'à l'ouverture qu'en feront les agents de la P. de S.

3. S'adonner s'il est possible à un travail stable ;

4. N'apporter dans le dortoir ni y détenir d'armes à soi, d'instruments capables de causer des blessures, d'outils professionnels ;

5. Ne point fréquenter les auberges, cafés, cabarets, restaurants au autres établissements publics et ne point y séjourner, sinon le temps nécessaire à la consommation des repas ou des mets ;

6. Ne point fréquenter les mauvais lieux, les réunions publiques, les spectacles, les amusements publics ;

7. Ne point s'associer à des personnes suspectes ou de mauvais renom ;

8. Avoir bonne conduite et ne point donner lieu à suspicion ;

9. Se présenter à toute convocation de la police de sûreté ;

10. Ne point user de menaces, ne point commetre d'actes de « camorra » ou de « maffia » à l'égard des autres déportés.

11. S'abstenir totalement de jouer aussi bien au dortoir qu'ailleurs ;

12. Ne pas prêter de l'argent à usure ; ne point exercer le commerce d'alimentation, de boissons ou autres sans la permission de la P. de S. ;

13. Ne point s'enivrer ;

14. Répondre à tous les appels faits par la direction ;

15. Ne pas bavarder, ne pas faire de bruit durant les heures consacrées au repos ; ne salir ni souiller les murs, les meubles, le vestiaire et les objets de casernement ; faire son lit, tenir sa personne et le local où l'on dort en état de propreté ;

16. Ne pas vivre en concubinat, ni entretenir d'amourettes ;

17. Ne pas déranger les habitants, n'offenser ni la pudeur, ni la morale publique ;

18. Obéir promptement aux ordres du directeur, des agents de la Police de Sûreté, des carabiniers ;

19. Ne point séjourner sur les places, dans les rues principales ; dans les environs du port, spécialement les jours où y abordent les paquebots ;

20. Ne pas se réunir à plus de trois déportés dans les rues ou les locaux privés;

21. Ne se rendre sous aucun motif au bureau de poste, de télégraphe ou de téléphone et n'expédier de correspondance, en général, que par le canal de la direction de la colonie ;

22. User du plus grand respect à l'égard des autorités de la colonie, des agents préposés à la surveillance du personnel de la colonie ; adopter vis-à-vis d'eux le salut prescrit pour les fonctionnaires, employés et dépendants de l'Etat à un titre quelconque.

23. Ne point porter de marques ou insignes distinctifs, contraires à l'ordre national, ne chanter d'hymnes ou chansons subversives ou contraires à la décence ou aux bonnes mœurs ; ne point insulter ou injurier par l'écrit, le dessin, ou autres moyens de reproduction, sur le papier, les meubles, les murs, le pavé des rues, les hauts personnages de l'Etat et les autorités ;

24. S'abstenir de toute propagande d'idées parmi les « déportés » et la population de l'île ;

25. Se conformer à toutes les autres prescriptions que dans l'intérêt de l'ordre public et de la discipline de la colonie la direction croira bon d'édicter.

Des déclarations courageuses

Bien que nous ne connaissions que par les organes fascistes l'attitude de Gino Lucetti devant les juges qui lui furent imposés, cette attitude n'a en rien démenti ses déclarations précédentes.

« A la fin de 1922 a-t-il expliqué, ayant appris à Marseille, par les journaux, que dans une ville d'Italie, on avait massacré une quarantaine d'ouvriers, je me sentis dans le sang le désir d'attenter à la vie de M. Mussolini, chef d'un parti de brigands, car je voyais en lui le responsable de toutes les infamies du fascisme... Je suis anarchiste, mais aucun de mes compagnons ne savait quoi que ce soit. Le compagnon d'aujourd'hui peut être l'ennemi de demain ».

Stefano Vatteroni a déclaré de son côté : « Je suis l'ami de Lucetti et je n'ai pas répudié son amitié... Je suis anarchiste, par cela même je ne suis inscrit à aucun groupe et j'ai toujours affirmé mes idées ».

On voit par ces déclarations que l'individualisme de Luccetti et de Vatteroni n'avait rien de commun avec le révolutionnarisme organisé : il ne se rattachait pas davantage à la conception individualiste associationniste.

Gino Luccetti a donc été condamné comme nous l'avons fait connaître, à 30 ans de réclusion, plus 3 ans de surveillance spéciale ; Léandro Sorio et Stefano Vatteroni, pour une complicité non prouvée, le premier à 20 ans, le second à 18 ans et 9 mois de réclusion.

Glanes, Nouvelles, Commentaires

Un peu de météorologie

Certains savants se préoccupent du temps rigoureux que nous subissons et cherchent à en expliquer les causes. On l'attribue généralement aux taches solaires, éruptions volcaniques qui projettent à des milliers de kilomètres des langues de gaz enflammé et de matières incandescentes. Plus il y a de taches solaires et plus s'augmente l'épaisseur des nuées de fumée qui entourent le soleil et forment un écran entre les planètes et la chaleur que rayonne l'astre du jour. Pour la terre, l'activité volcanique donne naissance à une masse de poussières qui entoure notre globe et qui est d'autant plus épaisse que les éruptions ont été plus nombreuses.

Ainsi donc pour pénétrer jusqu'à notre terre, les rayons solaires doivent traverser deux rideaux de particules de matière.

Les taches du soleil se produisent selon un cycle composé de cinq périodes de onze ans chacune, qui dure 55 ans et 6/10, chaque cycle se terminant par un froid intense. Or, ce cycle expire cette année-ci; les années 1816 et 1871 avaient été remarquables par la rigueur de leur température.

1927 achève aussi les 186 ans du cycle luno-solaire. On se souvient que l'hiver de 1739-40 fut si froid que la Tamise et la Seine gelèrent, qu'en 1553 Charles-Quint se vit obligé d'abandonner Metz pour sauver son armée qui courait le risque d'être gelée.

Et il n'y a pas grand remède à apporter.

La fable des millions de Krassine

Le même journal anglais, très bien informé, qui avait certifié que Krassine, l'ancien ambassadeur des Soviets à Londres, était mort en laissant une fortune de cinq millions de livres sterling — annonce maintenant qu'il ne s'agissait que de cinq livres sterling et que sa veuve a dû s'adresser au gouvernement bolchéviste pour obtenir une pension.

Nous avions eu maintes fois des preuves de la sûreté des informations de ce grand quotidien et nous ne comprenons pas que la passion politique puisse égarer à ce point un journal dans un pays comme l'Angleterre, où la presse n'est pas encore tombée au niveau de bourreuse de crâne, comme elle l'est de ce côté-ci du détroit.

Etat, Régime bolchevique et Objection de conscience

Réponse à E. Armand

Londres, 25 juin 1927. — Je réponds à votre article de *l'en dehors* du début de mai 1927, relatif à ma brochure « *Han Ryner et le Problème de la Violence* ».

I

Pérennité de l'Etat. — Vous semblez ne pas croire — ce qui n'est pas très défini dans votre article — à la pérennité de l'Etat. Ouvrons le Larousse à *Pérennité :* « caractère de ce qui dure toujours ou très longtemps ». Si vague que soit cette définition, elle me convient, parce qu'en pratique, pour un individualiste, « très longtemps » équivaut à « toujours ». Je puis supposer, par exemple, que « très longtemps », en l'espèce, signifie quelques milliers d'années. Or, ce qui se passera en l'an 5 ou 10.000 m'indiffère profondément. C'est maintenant que je vis et je n'ai qu'une vie.

La méditation du sujet, l'observation de la nature humaine m'ont amené à croire à la pérennité de l'Etat, sous quelque appellation qu'on le dissimule. Mais je crois aussi à l'évolution de l'Etat, parallèlement à l'amélioration de la nature humaine, l'une et l'autre lentes, très lentes. L'Etat n'est que le miroir du citoyen moyen. Supposons une société communiste anarchiste. Ne la supposons pas dans des milliers d'années, s'il vous plaît, ce qui serait une spéculation à peu près oiseuse, sauf pour des poètes et des rêveurs. Supposons-la instaurée dans un avenir relativement proche. Elle l'aura été, nécessairement, par la force d'une minorité exerçant la violence, ce qui n'a au surplus rien d'anarchiste. La nature humaine aura-t-elle changé, parallèlement à la société ? Vous n'avez pas la naïveté de le croire, n'est-ce pas ? Vous savez comme moi qu'il n'est pas nécessaire de gratter longtemps le « civilisé » pour trouver le primitif, — particulièrement en matière sexuelle, soit dit en passant, puisque vous vous attachez à l'étude de cette question, d'ailleurs l'une de celles qui méritent le plus de retenir l'attention du penseur.

Ce n'est donc pas parce que quelques milliers d'hommes auront un jour, quelque part, « supprimé le gouvernement », « aboli l'Etat », que les citoyens agiront anarchiquement. Au lendemain d'une révolution anarchiste, nous retrouverions dans la société les types exécrables que nous connaissons dans la société bourgeoise et capitaliste. Nous aurons des parasites dont l'objet sera de vivre à ne rien faire *d'utile* pour la communauté ; je ne dis pas « à ne rien faire », nul homme, à moins que d'être malade, ne désirant l'inactivité. Ceux-là voudront vivre, cependant, et ils devront trouver quelque « combine » adaptée au mode de production et de consommation d'alors : une des plus avantageuses sera celle du prêtre de l'anarchisme, qui ne manquera pas de justification, non-seulement dans sa propre pensée, mais dans celle de ses fidèles. Si nous admettons la « prise au tas », le procédé sera bien simple : consommer sans produire. Mais j'écarte cette puérilité comme indigne de considération. Je ne puis imaginer une société communiste même anarchiste sans un contrôle de la consommation et une répartition égalitaire. Une autre « combine » sera donc le vol, devenu d'une facilité enfantine en l'absence de légalité et de police, car si celles-ci existent, ce ne sera plus une société anarchiste. Le vol prendra diverses formes, tout comme en régime capitaliste, depuis le vol pur et simple dans les magasins collectifs jusqu'à la fausse monnaie, s'il existe encore une monnaie, et au faux en écriture si la consommation est vérifiée par un système de comptabilité. On pourrait quelque peu remédier aux inconvénients de l'anarchisme par une obligation de travail productif et contrôlé. Mais alors où serait la liberté de travailler ou de ne pas travailler qui est naturellement un dogme du communisme anarchiste ?

En dehors du vol pour motifs d'égoïsme pur et simple : *far niente* et bien-vivre, on peut mentionner le vol des adversaires de l'anarchisme — les antisociaux, comme on les appellera alors — tendant à ruiner la société, engendrer la disette, semer le mécontentement et amener finalement la révolte. Il y a d'ailleurs d'autres moyens, de pure violence, capables de ruiner une société anarchiste : les mêmes que préconisent — sans les appliquer jamais... — les communistes anarchistes pour ruiner la société bourgeoise. Seulement, la société bourgeoise, elle, se défend d'avance — par les mêmes moyens que, d'une manière ou d'une autre, les anarchistes seraient obligés d'employer dans leur société, cessant en cela d'être anarchistes. Car que signifieraient les expressions « police anarchiste », « tribunal anarchiste », « prison anarchiste », « armée anarchiste » ?

A côté de la question du parasitisme en matière de production-consommation, que je ne fais qu'effleurer, il y a la question de la violence en matière passionnelle. S'il n'y a plus de législation ni de police à craindre dans la société anarchiste, le viol des petites filles, voire des petits garçons par des invertis, le viol des femmes, l'exercice sexuel abusif du père sur sa fille, les actes de cruauté sadique, le meurtre par le jaloux ou la jalouse d'une compagne ou d'un compagnon considéré comme une propriété, — tous ces méfaits auront-ils libre cours ? S'il n'y a aucune sanction, ils seront beaucoup plus fréquents qu'aujourd'hui. L'usage des poisons sera-t-il libre ? La transmission des tares physiques et mentales le sera-t-elle ? Laissera-t-on les fous en liberté parce que nul n'aura autorité pour les enfermer ? D'autre part, pourra-t-on séquestrer un être sain d'esprit ? En l'absence de sanctions, toutes ces choses pourront arriver, et mille autres.

S'ils ne veulent pas que tous ces méfaits aient lieu, les anarchistes seront obligés de rétablir quelque chose d'analogue à ce qu'ils auront renversé. Il leur faudra une assemblée quelconque édictant des lois, une administration formulant des règlements. Il leur faudra une police pour arrêter les délinquants ou criminels, car si le délit ou le crime ont libre cours, ils se multiplieront et il n'y aura plus de sécurité, tant sociale qu'individuelle. Il leur faudra des tribunaux pour faire observer lois et règlements — qu'ils pourront à la vérité désigner de l'euphémisme de « mesures sociales »... Mais en tout cela ils cesseront d'être anarchistes.

La société anarchiste (à moins que la terre entière ne soit par miracle convertie au même instant à l'anarchisme) renoncera-t-elle à se défendre contre les nations capitalistes qui ne manqueront pas d'essayer de la détruire, comme dans le cas de la Russie bolchevique ? Sinon, il lui faudra une armée, une marine et tout l'attirail de guerre. Les anarchistes formeront une armée de volontaires ? Quelle plaisanterie ! En ce cas, la société anarchiste ne fera pas long feu. Est-ce que la défense d'une société ne doit pas être préparée de longue main ? Et une armée sans discipline est une cohue qui va à un massacre certain, en un temps de guerre scientifique, sans aucune utilité pour la société qu'elle se charge de défendre. Il va sans dire que ce serait une autre plaisanterie que de qualifier d'anarchiste cette armée, aussi bien que la société qui l'entretiendrait.

Je pourrais avancer une foule d'autres arguments si ce n'était abuser de votre espace. Autant que celui-ci me l'a permis, je crois avoir démontré qu'une société sans autorité, donc anarchiste, est impossible. Dès que la société prétendue anarchiste userait d'un instrument d'autorité : loi, règlement, discipline, etc., et d'une organisation d'autorité : assemblée légiférante, tribunaux, police, armée, prisons, elle perdrait tout droit au titre d'anarchiste.

Voilà pourquoi il y a une société russe bolchevique telle qu'elle existe aujourd'hui. Parce qu'il ne peut en être autrement, étant donné le stade actuel de la nature humaine. Mais si l'anarchie, si même seulement une lointaine approximation de l'anarchie est dans le futur, la Russie bolchevique, ou plutôt ses gouvernants, travaillent à son avènement, et cela par les seuls moyens humainement utilisables. Tout anarchiste qui travaille contre la Russie bolchevique travaille contre son propre idéal.

Et voilà aussi pourquoi je puis parler de la pérennité de l'Etat.

II

Valeur du régime bolchevique en tant que facteur d'individualisme. — Vous dites : « Mais de quelles réalisations conformes à leurs aspirations les individualistes anarchistes jouissent-ils en Russie ? »

Les « individualistes anarchistes » tels que vous les représentez sont une bien petite minorité ; toutefois, une minorité a droit à la justice comme une majorité ou un simple individu.

Plus haut, j'ai fait, trop brièvement, la critique du communisme anarchiste. Je suis certes beaucoup plus proche de l'individualisme anarchiste. Mais je préfère mon indépendance d'individualiste tout court, récemment conquise. L'individualisme tel que je le conçois à présent me donne beaucoup plus de liberté constructive que si j'étais lié à un dogme tel que le dogme anarchiste, qu'il soit adjuvé de l'étiquette communiste ou individualiste.

Cependant, je tiens à reconnaître que le point de vue auquel vous vous êtes placé dans l'article auquel je réponds est assez différent de celui auquel vous vous placiez auparavant. C'est celui de Spencer dans *Le Droit d'ignorer l'Etat.* Le seul fait que j'ai traduit cette brochure vous indique que je n'y suis pas hostile. J'admets avec vous que certains individus peuvent se passer de l'autorité, se passer de l'Etat, et j'ai la prétention d'être de ceux-là. En outre, dans le *Réveil de l'Esclave* du 1er août 1923 (*L'Action des anarchistes durant une révolution*), analysant une conception de Max Nettlau, j'ai également montré une certaine sympathie à l'égard de ce point de vue, — encore que je pense toujours qu'il y a mieux que cela à faire. Ma critique ira donc, cette fois, aux gouvernants bolcheviques, — si ce que vous dites est exact : que l'Etat refuse de passer contrat avec les anarchistes. Pour moi, je l'ai déjà dit dans l'article précité, ce contrat ne pourrait se traduire que par l'attribution d'un territoire indépendant aux anarchistes aspirant à l'autonomie. Il est maladroit, de la part des susdits gouvernants, alors qu'ils dirigent un pays aussi vaste, où l'Etat dispose d'importants territoires communaux, de ne pas attribuer, soit en vue d'une expérience, soit comme une mesure de simple justice, le territoire nécessaire à ceux qui désirent vivre d'une manière différente de celle du reste de la communauté, à leurs risques et périls, sans protection de l'Etat et sans devoir correspondant envers celui-ci. Le terrain neuf sur lequel vous vous placez en ce cas est un terrain solide, digne de considération.

Sur le terrain individualiste (sans autre qualification) beaucoup plus large où je me place, je suis prêt à prouver qu'on réalise socialement, à grande échelle, en Russie bolchevique, des idéals partiels désirables pour tout individualiste anarchiste qui n'est pas un extrémiste *à priori* et qui recherche la justice pour les autres comme pour lui-même. Tous les hommes ont, en effet, un minimum d'intérêts communs ; ma conviction est que les bolcheviks s'efforcent de satisfaire ce minimum, en attendant de passer à des réalisations plus amples, dans la mesure permise par la nature des choses et la vie en société, pourvu qu'il ne soit pas fait constamment opposition à leur œuvre par des agitateurs insensés et des contre-révolutionnaires venant des points les plus opposés du monde politique. De ces réalisations, je n'ai guère eu l'occasion de parler que faiblement, dans quelques articles du *Réveil de l'Esclave,* dans une étude à paraître au *Mercure de France* sur *l'Etat mondial de l'Objection de conscience* et dans mon récent livre : *La Maternité consciente.* Mais la littérature relative à la Russie actuelle, notamment en langue anglaise, est maintenant assez riche d'œuvres d'auteurs bien informés et dignes de foi pour qu'on puisse montrer comment les bolcheviks font œuvre individualiste dans le sens que je donne généralement au mot d' « individualisme » : constitution de l'individualité humaine réelle. Je ferais volontiers cet utile travail, mais comme, fort probablement, ni un éditeur ordinaire, ni les communistes russes ou français, ni les individualistes anarchistes n'éditeraient mon ouvrage, je m'en abstiens.

(*A suivre*). Manuel Devaldès.

L'Individu et la Société

L'individu est-il instinctivement social?

Si nous étudions ses mouvements depuis leur commencement, nous aboutirons à une conclusion affirmative, c'est-à-dire que la société a été et continue à être l'une des préoccupations les plus grandes et les plus élevées des sentiments et des pensées de l'Individu.

L'individu a besoin de la société pour accroître sa puissance et son bien-être.

L'individu voit dans l'industrialisme et dans la société le levier et le point d'appui dont nous a parlé Archimède.

Grâce à la machine, l'individu *peut* multiplier sa force jusqu'à l'infini.

Grâce à la société, l'individu *peut* choisir ce qui convient le mieux à ses propres satisfactions.

Ce dont il faut se désoler, c'est que *l'individu,* créateur de la société et inventeur de la machine, n'ait pas su réellement mettre *ses* deux créations à son service.

Actuellement, l'individu est rendu *esclave* par la machine et la société le *tyrannise.* Tant que l'individu sera l'esclave de *ses* deux créations, tant qu'il n'en sera pas le maître, tant qu'il ne saura pas les mettre à son service — à condition qu'il possède une personnalité véritable, il ne restera d'autre remède que de se rebeller contre elles jusqu'à ce qu'il en ait conquis l'absolue maîtrise.

Les individus qui sont arrivés à la compréhension d'une forme de vie dans laquelle les intérêts de l'individu se développent en harmonie complète avec les intérêts de la société, s'efforçent par tous les moyens en leur pouvoir de détruire l'actuel système pour mettre à sa place un système autre, plus équitable, plus juste, plus libre, plus en rapport avec le véritable relèvement social.

On dénomme ces rebelles : antisociaux, révolutionnaires, anarchistes.

Tant que la société exigera le sacrifice de l'individu, tant que l'individu exigera le sacrifice de la société, aucun des deux ne sera à sa véritable place. L'individu ne sera pas réellement social tant qu'il ne saura pas harmoniser ses intérêts particuliers avec les intérêts généraux de la société.

Puisqu'elle est la création de l'individu, celui-ci est appelé à lutter pour le perfectionnement de *son* œuvre, jusqu'à ce qu'elle devienne ce qu'elle doit *véritablement* être : le plaisir, la joie de sa vie.

Dans la société telle qu'elle est constituée, l'individu manque de personnalité, peu importe sa condition économique. Or, sans personnalité, point de vie !!!

Ceux qui nous parlent d'individualisme bourgeois, d'individualisme rationnel, etc., ne savent ce que veut dire le vocable « individualisme » — à moins qu'ils ne veuillent nous étourdir sous les ondes de leur érudition.

Les valeurs personnelles et la liberté d'action de chacun peuvent seules constituer l'individualité.

Le jour où l'individu possédera l'indépendance absolue qui lui est nécessaire pour s'associer ou s'isoler, ce jour-là l'individualisme revêtira sa véritable signification et l'individu vivra sa vraie vie. Tant que ce jour ne luira pas, ceux-là seuls que la supériorité de leur intelligence place à un niveau plus élevé que le milieu où ils vivent, ceux-là seuls possèdent une individualité.

Celui qui commande comme celui qui obéit, celui qui exploite comme celui qui est exploité, le trompeur comme le trompé — tous manquent, à un même degré, d'individualité. Le trompeur « dépend » de celui qu'il trompe — l'exploiteur de celui qu'il exploite — celui qui ordonne de « l'obéisseur ».

Or, l'individualité qui « dépend » de causes extérieures à elle-même, n'est pas, ne peut pas être une individualité.

Mon compagnon, mon ami, mon associé, c'est celui qui est parvenu à acquérir un degré d'instruction tel qu'il lui permet de vivre d'une vie conforme à ses propres besoins, sans nécessité de limiter ma liberté personnelle.

Si, réellement, il existe quelque individualité dans la classe bourgeoise, elle n'est pas due à l'indépendance relative que lui procure sa situation économique, mais bien à l'instruction qu'elle reçoit. Grâce à cette instruction, la généralité de la classe bourgeoise possède des sentiments plus cultivés que la majorité des humains appartenant à la classe déshéritée.

Un bourgeois peut perdre ses privilèges, se voir dans la nécessité de partager la vie de la classe pauvre. Il est rare que ce bourgois s'abaisse à faire le mouchard, le policier, le garde-chiourme, le gendarme, le bourreau et ainsi de suite.

C'est à cause de l'instruction qu'il reçoit que le bourgeois possède plus de personnalité, plus de caractère, plus de sens commun, par suite plus d'individualité que la majorité de la classe ouvrière, laquelle — faute d'instruction — manque absolument des principes les plus élémentaires de ce qui constitue la véritable personnalité : sans laquelle, il n'y a, il ne pourra y avoir de véritable entente fraternelle entre les hommes.

C'est l'instruction, c'est la connaissance acquise du « parce que» et du « pourquoi » de la vie qui élève l'homme ; qui lui donne le droit de se croire centre et unité — en un mot qui crée en l'individu: l'Individualité réelle.

Bourgeois ou déshérité — tant que tu ne pourras comprendre la vie sans le besoin de commander et d'obéir, tu seras « chose complémentaire » ; avec de l'argent ou sans le sou, tu ne seras jamais un commencement et une fin ; tu ne pourras être un homme. — H. Vidal.

Mais si vous n'étiez vous-même qu'un songe ô ma mie !

Aujourd'hui,
Jour de pluie et de tristesse,
Des plus profonds repaires de mon Moi,
Ces antres où planent aussi des nuages couleur de suie qui se résolvent en pluie glacée,
De ces abîmes, ma pensée s'élève vers vous, ma mie.
Je songe à vous,
A vos doux yeux bleus et à votre longue et soyeuse chevelure dont l'or un peu fauve concurrence les rayons du soleil qui se jouent sur les meules de foin,
Mais peut-être, ma mie, que vous êtes brune et que la rose rouge piquée en vos cheveux court taillés font rêver à une flamme qui s'élève dans la nuit,
Je songe à votre jeunesse gracieuse et à votre insouciance du qu'en dira-t-on du grand milieu humain et de notre petit milieu,
Je songe à votre tendresse qui n'est pas exclusive et à vos caresses qui ne sont pas réservées à un seul,
Je songe à votre discrétion qui ne vous fait point m'interroger sur les gestes que j'ai pu accomplir dans l'intervalle de nos rencontres,
Je songe à l'intérêt que vous prenez à écouter tout ce que je vous raconte, quand la fantaisie me prend de me confesser à vous,
Je songe à vos lèvres sensuelles dont je n'ai jamais connu le refus, à la souplesse de vos formes dont vous n'avez jamais écarté ma main,
Je songe à votre langage mélodieux, à vos attitudes lascives, à vos poses abandonnées, à vos déshabillés provocants, à votre nudité chaste et séduisante à la fois,
Je songe que je ne suis pas le seul à vous connaître sous vos différents aspects et je m'en sens d'autant plus attaché à vous,
Je songe que je vous aime davantage parce que vous tendez à plusieurs cette coupe enchantée, chacun de ceux qui y apaisent le désir qui les tenaille vous procurent une joie nouvelle,
Et cette pensée projette de la clarté dans cette pièce exiguë, mansardée, mélancolique,
Cette petite pièce où je songe à vous, ô ma mie.
Mais si vous n'étiez vous-même qu'un songe, ô ma mie.

2 juillet 1927. E. Armand.

Retour à la terre

et Libération individuelle

C'est le moment des grands départs pour les endroits dit édeniques. Les êtres lassés et dégoûtés de la vie par trop mécanisée des grands centres rêvent de s'expatrier dans des contrées où ils pensent pouvoir vivre plus naturellement.

Ces réfractaires ont pleinement raison de songer à se créer une position plus en rapport avec leurs légitimes aspirations... Mais hélas ! que de déboires, que de désillusions, que d'embûches, que de heurts et de mauvais coups à encourir et à recevoir, au pays de l'inconnu !!

Le retour à la terre ?... c'est magnifique en savourant les écrits enchanteurs des poètes... Mais pour celui qui sait bien comprendre qu'il y a loin de la coupe aux lèvres, c'est bien souvent l'apparition du casse-cou.

Je tiens à faire remarquer aux lectrices et aux lecteurs de ce travail que je ne suis pas un amoureux de la vie trépidante et quasi-artificielle des villes. J'ai — dans plusieurs études — dénoncé le danger émanant des grandes agglomérations. Néo-naturien, je suis pour la vie terrienne (non point cette vie en ligne droite qui plaît si bien au routinier paysan, mais cette vie en *ligne brisée* qui répond si bien aux originaux ou aux fous suivant l'appréciation) contre la vie dense et mécanique des grands centres. Connaissant les façons de végéter dans les villes et les façons de lutter désespérément (sans grands profits) dans les campagnes, il m'est assez aisé de traiter les « différences ».

Combien d'êtres courageux et tenaces sont partis de la ville pour se rendre à la campagne afin de se libérer en y faisant de l'élevage ?

L'élevage ?... Quelques lectures superficielles, quelques boniments (que les colporteurs nomment conseils) lancés à la légère et reçus sans grande attention, suffisent pour emballer ceux qui peinent et souffrent au sein des masses.

L'élevage ?... que de départs enfiévrés et d'échecs réitérés à inscrire sur le grand livre des luttes individuelles !

Que ceux qui partirent avec un « minimum » et qui, par leur travail seul, réussirent à se libérer en faisant de l'élevage à la campagne, me lancent des pierres : mon jardin est tout près à les recevoir !!

—o—

Aujourd'hui, le travail de la terre est industrialisé. Il faut, pour avoir des chances de réussite, posséder dès le début un capital assez rondelet... Capital qui doit permettre l'achat d'une habitation, de terres, bétail et instruments aratoires.

Il faut, pour se maintenir à la campagne faire de l' « élevage général », c'est-à-dire posséder poules, lapins, canards, oies, dindes, dindons, pintades, porcs et vaches laitières. Il faut, pour procurer le manger à ces animaux avoir une grande étendue de terre, des chevaux ou un tracteur, charrue, brabant, herse, rouleau, semoir, costyl, herbière, faucheuse-lieuse, bineuse, buteuse, trieur, coupe-racines, tombereau et voiture.

En ayant toutes les choses énumérées ci-dessus, l'éleveur-fermier produira lui-même la nourriture pour ses animaux : blé, avoine, orge, maïs, sarrasin, seigle, minette, trèfle, luzerne, bourgogne, vesce, foin, paille, carottes, betteraves, etc., etc.

Mais n'allons pas oublier que pour être possesseur de l'habitat, du matériel et du bétail représentant une ferme qui devra faire vivre (tout en permettant d'accumuler quelques réserves pour parer aux années mauvaises) quatre personnes : cent mille francs sont nécessaires.

— 100,000 francs !!... Cela pourra paraître excessif à ceux qui ne connaissent point les travaux des champs, mais par contre, je pense que ceux qui sont à la terre ou qui y sont allés, sauront comprendre mes dires.

—o—

Nous allons de plus en plus vers la renaissance de la *féodalité terrienne*, c'est-à-dire vers la disparition de la petite propriété (propriété limitée aux besoins naturels de l'individu) au profit des grandes exploitations capitalistes. Les possédants ayant senti combien l'agriculture serait utile à leurs visées d'impérialistes font, chaque jour, mainmise sur tout ce qui peut être rendu productif dans le domaine agraire : Ne voyons-nous pas des ministres, sénateurs, députés, diplomates placer leur argent très avantageusement en achetant des propriétés et des terres... Ces gens savent que pour maintenir et développer la puissance de leur domination, il leur faut accaparer l'élément primordial de conquête : la *propriété-exploitation*.

Les camarades qui n'ont jamais quitté les villes usent leurs ressources de savoir et de vouloir en ne s'intéressant qu'à l'ère industrielle et mécanique qui, à chaque instant prend de l'extension jusqu'aux limites de la folie. Le progrès civilisateur à détrôné l'initiative individuelle pour donner naissance au super-automatisme.

La réaction puise sa force dans les campagnes... Là, elle recrute ses agents de « défense », c'est-à-dire les humains qui serviront à construire les piliers qui se nomment en matière politique *l'armature sociale*.

— En bas : recrutement des gendarmes, douaniers, sous-officiers, gardes municipaux, gardiens de la paix (!!), surveillants, gens à livrée, etc., etc.

— En haut : avocats, huissiers, avoués, notaires, hommes de « droit » que je préfère appeler communément gens à chicane.

Les militants, ou soi-disant tels, qui sont assez naïfs ou peu sérieux pour laisser entendre qu'à la campagne les gens sont en voie d'affranchissement se mentent à eux-mêmes, tout en entraînant avec eux ceux, qui trop impulsifs et trop écervelés pour chercher à raisonner justement, se plaisent à les suivre dans leurs discussions sans fondement et sans logique. Gare aux suites qui sont toujours dangereuses pour qui ne sait point se prémunir !

Pas de libération individuelle à la terre pour ceux qui ne possèdent comme avoir que leur cerveau, leur cœur, du savoir et du courage. Le mercantilisme de la plus-value foncière sévissant avec rage chez les terriens, il ne reste à l'individu qui s'est enfui des villes pour échapper à l'odieux esclavage industriel que la part du vaincu, c'est-à-dire un esclavage plus grand encore.

A la campagne, pas de loi de huit heures, pas d'organisations permettant d'arracher aux détenteurs de la toute-puissante exploitation de l'homme par l'homme, une part infime de mieux-être ; seules la domination arrogante et honteuse du propriétaire et la soumission lâche et geignarde de l'ouvrier sont en action.

Les cultivateurs, pour se rendre maîtres de leurs salariés, achètent toutes les maisons vacantes ; de cette façon, ils obligent les ouvriers agricoles à se placer à demeure chez eux. Se placer dans une ferme, demande une présence journalière d'une douzaine d'heures , pour un salaire peu élevé. — Avis à ceux qui, désireux de se libérer à la campagne, partiraient un peu trop à la légère, c'est-à-dire qui fuiraient l'enfer des villes dans l'espoir de trouver le bonheur dans le paradis terrien.

L'individu a si peu réagi contre les emprises extérieures, que le *social* est devenu d'une force êxtrêmement puissante ; aujourd'hui, les réfractaires à tout sociétarisme imposé se voient dans l'obligation, — malgré leur ferme volonté d'acquérir un maximum possible de liberté — de succomber devant la noçive et écrasante bêtise commune.

— Que verrons-nous demain ?...

— Un peu plus de lâcheté, de servilité, de tyrannie, de souffrances et d'amertume !

La ville ?... Les champs ?... Foyers de tuberculose, d'abrutissement, d'automatisme, d'enlisement et de super-esclavage.

Victoire de la bête sociale sur l'indépendance et l'originalité... Résultats d'une grande *Civilisation* qui n'attend plus que la venue de manifestations cosmiques pour s'en aller rejoindre les folies anciennes.

LABROUSSE.

Je rêve, tu rêves..., rêvons

Comme tout ce qu'écrit E. Armand, les *Considérations sur le Rêve*, publiées au dernier *en dehors*, m'ont intéressé jusqu'à la méditation. Comme presque tout ce qu'écrit E. Armand, ce savoureux article m'a séduit jusqu'à l'assentiment partiel, secoué et éveillé jusqu'à quelques protestations intérieures. Amusons-nous à griffonner un peu de la méditation, à extérioriser quelques-uns des mouvements internes, consentements et reculs, étonnements ou refus.

Les rêves qu'aime E. Armand de façon consciente, je les aime aussi. La prairie, la source, la forêt, la mer, les fruits fondants, les lèvres parfumées d'amour ou seulement de volupté, tout cela a son prix pour moi comme pour lui. Tout cela est bon dans le présent, dans le passé, dans l'avenir. En jouir quand on ne l'a pas, les yeux fermés sur le souvenir, sur la prévision ou sur le rêve, c'est plaisir délicat et plus ou moins délicatement enseigné par tous les maîtres du gai-savoir, d'Epicure à E. Armand. Prenons garde, pourtant. Quand un de ces biens est éloigné, ne laissons pas la légère jouissance s'alourdir, empoisonnée, en regret ou en âpre désir. Restons les maîtres, ne devenons pas les esclaves de nos souvenirs et de nos attentes. Hier, demain, jamais, soyez des ailes, non des poids, sur maintenant.

Le rêve métaphysique qu'E. Armand repousse théoriquement, offre les mêmes plaisirs et les mêmes dangers. Lui aussi doit rester poème et joie qui plane. Si on permet au désir de s'y insinuer, voici qu'il devient espérance, puis foi. Protégeons-le contre ces perversions théologales.

Les accusations que porte E. Armand contre le rêve métaphysique et sa joyeuse légèreté ne me paraissent justes que contre l'esprit de lourdeur, l'affirmation, le dogmatique. Encore l'homme qui, restant « en dehors » se fait des convictions sur mesure, loin des troupeaux et de leurs enseignements, ne me paraît ni dangereux ni en danger. Ce qui sert les dominateurs, ce ne sont pas les opinions individuelles, ce sont les affirmations collectives, les sectarismes créés par la docilité d'esprit. Mon rêve connu comme tel me délivre mieux que les pesantes négations. Son sourire dénoue toutes les précisions comme le soleil disperse les brouillards. Il me délivre jusqu'à la grâce. Tant que ton geste et ta parole manquent de grâce, je crains que ta grinçante libération reste imparfaite.

E. Armand, qui porte parfois ses décorations de façon ostentatoire et presque agressive, triomphe parce que la censure espagnole arrête certains de ses travaux et laisse passer les miens. Je ne cherche pas si notre traducteur commun, l'ami José Elizalde, choisit plus prudemment dans mon œuvre surabondante, ou si mon sourire trompe le censeur tandis que la phrase brutale de E. Armand l'avertit à coups de poing. La question me laisse froid parce que l'histoire et mon expérience m'enseignent également que le hasard est fort puissant en de tels domaines. Rabelais en a dit plus et plus efficacement que plusieurs de ceux qu'on a brûlés. Le numéro de mai d'*Etica* traduit une belle page d'E. Armand et j'en ai lu d'autres en espagnol. E. Armand méprise-t-il tout ce que la censure laisse passer de lui? Le critérium me paraîtrait naïf. Comme tout critérium. Mais les plus ingénus ne sont-ils pas ceux qui m'entraîneraient à me faire une opinion d'après le sentiment de l'adversaire? Que l'adversaire retrouve la toute-puissance et E. Armand aura peut-être l'honneur de revêtir le *san benito* et de monter sur le bûcher un jour avant moi. C'est pourquoi je le salue quand il ne prend pas les devants et ne se salue pas lui-même.

J'ai dit qu'E Armand repousse théoriquement le rêve métaphysique. Il n'a pas, en effet, la pauvreté de se l'interdire dans la pratique. De tels refoulements sont trop dangereux et Auguste Comte, pour s'être privé trop longtemps de métaphysique, a fini par fonder une religion.

Au commencement de son émouvant et piquant article, cette belle et hardie généralisation où la vie devient une pourriture, E. Armand s'imagine-t-il que ce soit science positive ?... Et « les autres pourritures pensantes qui déambulent sur la surface des autres satellites du soleil », affirme-t-il leur existence ?... La question fait sourire le cher rêveur. Allons ! lui non plus ne saurait « se passer du rêve, de la distraction métaphysique ». Et lui aussi évite d'appeler ingénûment son rêve science ou vérité de foi.

J'aime E. Armand parce qu'il sait pratiquement la complexité de l'individu et satisfait autant que possible tous ses besoins. Je l'aime en souriant quand son amour de la discussion rend sa théorie plus pauvre que sa pratique et que, l'œil malicieux, il nie le besoin au moment même où il le satisfait. — HAN RYNER.

En guise d'épilogue

Une petite note, insérée dans un récent Libertaire, *nous apprend que dans les réunions organisées par l'Union Anarchiste Communiste, on ne tolérera plus ni ventes, ni collectes. C'est entendu, charbonnier est maître en sa maison, mais cependant un meeting contradictoire auquel on convie amis et ennemis, est autre chose qu'une réunion privée — une réunion de groupe, par exemple. Il s'y rencontre des anarchistes de toutes les tendances et on ne voit pas bien pourquoi toutes les tendances de l'anarchisme ne profiteraient pas de ce rendez-vous pour y offrir leurs journaux ou présenter un plateau en faveur de leurs œuvres respectives. On ne voit pas bien non plus quels troubles apportent vente ou collecte si elles ont lieu avant que s'ouvre la période des discours et après la clôture. Du temps de Libertad, les compagnons qu'il avait groupés autour de l'*anarchie *n'auraient pas accepté que dans un meeting anarchiste, on ne pût vendre toutes les publications anarchistes, quelle que soit leur tendance. Antérieurement encore, jamais on n'aurait imaginé que dans un meeting anarchiste, aux Mille Colonnes ou Salle Cheynes, quelqu'un se permît d'interdire une collecte ou la vente d'un journal anarchiste. On me répondra que cette absence de générosité, ce sectarisme recroquevillé est fruit de la mentalité d'après-guerre. Bien sûr, je déplore seulement que des échantillons de cette mentalité se rencontrent parmi des anarchistes et je préfère l'ancien visage, ouvert et accueillant, de l'anarchisme que j'ai connu. Le visage actuel me fait regretter celui d'autrefois, voilà tout.* — Marguerite DESPRÉS.

NOTRE ENQUÊTE SUR LE SEXUALISME

dans la presse et les milieux d'avant-garde

Nous allons adresser à un certain nombre de penseurs et de camarades le questionnaire suivant, en les priant de nous répondre dans le plus bref délai possible. Nous publierons les réponses au fur et mesure qu'elles nous parviendront.

A. — *A quels motifs attribuez-vous la pudibonderie, l'indifférence, l'antipathie dont font montre, en matière de sexualisme, la plupart des organes ou des milieux dits « avancés ». — Pourquoi s'insoucient-ils, en général, de la recherche et de l'expérimentation d'une éthique sexuelle autre que celle préconisée par l'actuelle société bourgeoise ?*

B. — *Quelles sont, d'après vous, les raisons du silence qu'observent les mêmes périodiques ou milieux sur les causes des drames passionnels, dont la fréquence soulève, non plus une question de doctrine, mais une question de pure humanité ?*

C. — *Que pensez-vous de l'influence que peut avoir la thèse de la « camaraderie amoureuse » — telle que nous la proposons dans* l'en dehors *— sur l'élimination de la jalousie, du propriétarisme sexuel, de l'exclusivisme en amour, des préjugés mystiques de fidélité monogamique ou monoandrique — dans les groupes dits d'avant-garde ?*

Grandes Prostituées et fameux Libertins [79]

Le Spiessisme

Alors que Sigismond Freud expliquait les problèmes du psychisme par la sexualité, un génevois, disciple de Nietzsche et de Gobineau, s'efforçait de « sursublimer » la sexualité et tout en prenant pour point de départ les phénomènes de la fécondation, aboutissant à une conception qui n'est somme toute que le « surhomme » de Nietzsche, mais transporté du domaine de la philosophie dans celui d'un spiritualisme sexuel trop fortement teinté de mysticisme, quoi qu'en prétende Camille Spiess, pour être compris d'un grand nombre. « L'idée de l'Homme du Troisième Sexe », l'être complet en qui vivent à la fois l'Homme et la Femme et l'Enfant, peut, il est vrai, être comprise dans un sens multitudiniste comme dans un sens restrictif. Puisque nous en sommes au point de vue sexuel, en l'être du Troisième Sexe résident toutes les perfections et toutes les imperfections, toutes les inversions et toutes les perversions de l'instinct sexuel de l'Homme, de la Femme, de l'Enfant, celles du passé et celles de l'avenir.

Mais ce n'est pas ce surhomme-là que prêche l'auteur de la *Psycho-Synthèse* et *d'Ainsi parlait l'homme* (1924), c'est le *Pédéraste*, ce terme reprenant son sens vraiment étymologique *pai dôn erastès*, celui qui aime les enfants, d'un amour simplement intellectuel, cela va sans dire. L'enfant, en effet, est aimé par ce que Spiess définit « le génie » (aimant toute l'humanité, parce que la comprenant profondément) parce qu'il est « par delà le sexe », il est neutre sexuellement. Cette idée explique l'attirance exercée par l'adolescent, l'impubère, sur les philosophes, les sages de la Grèce, bien que C. Spiess n'ait jamais apporté à l'appui de sa thèse la preuve que les relations entre Socrate et autres et leurs disciples fussent purement spirituelles.

C. Spiess considère la pensée comme un être vivant, engendré par l'Homme du Troisième Sexe, qui n'a pas besoin d'un sexe extérieur à lui pour créer. Le troisième sexe est donc celui de l'esprit.

Non pas que C. Spiess aboutisse à la suppression ou à l'abolition de la copulation, de l'acte reproducteur. Mais, c'est un appétit accessoire, auquel on sacrifie comme au boire, au manger, sans aucune portée sentimentale ou esthétique (1).

Le point de vue de Camille Spiess, qui est celui de la spiritualisation de l'appétit sexuel aurait gagné à être expliqué avec une terminologie plus compréhensive.

(1) Dans *l'en dehors* du 15 mai 1924, M. Florian Parmentier a donné un exposé très clair des idées de M. Camille Spiess.

Si la bande de ce journal porte l'avis :
« Votre abonnement EST DU »
« ou expire le » (SUIVI D'UNE DATE)
C'est pour vous et non pour le voisin
payez votre abonnement
ou renvoyez cet exemplaire s. v. p.

Un roman de l'époque romantique

jugé par un contemporain

Les "MYSTÈRES DE PARIS" d'Eugène SUE

II

Ayant péché contre l'auguste tête de son père et seigneur, sur lequel dans un moment de furie amoureuse, il a porté l'épée, Rodolphe (le grand duc), se sent poussé à une expiation pleine de repentir : expiation, selon lui, qu'il ne pourra accomplir qu'en devenant bon selon ses forces. Sa décision l'amène à Paris où il visite les bas-fonds de la pauvreté et du vice dans le but d'alléger les souffrances, d'amollir les cœurs endurcis ou de les jeter dans le désespoir grâce à un châtiment terrible. Bref, il apporte de l'aide partout où besoin est. Grâce à sa richesse princière, il lui est facile de remédier à maintes misères physiques ; parmi d'autres, la famille Morel lui doit le bonheur de sa vie. Cependant, plus que l'élimination des souffrances physiques, celle des dangers moraux lui tient à cœur ; c'est cette circonstance qui l'amène à faire la rencontre de l'héroïne du roman.

« Fleur de Marie », que nous appellerons Marie tout simplement, est le fruit du premier amour du grand-duc, qui en ignore d'ailleurs l'existence. Elevée par une horrible mégère « La Chouette », et parmi de pénibles circonstances, elle est devenue une délicieuse jeune fille. Poussée par la misère, enjôlée par des proxénètes, elle a fini par faire la prostituée. Ne trouvant pas encore de plaisir à exercer ce métier, elle s'est laissée souiller, mais ne s'est pas souillée elle-même : elle est désintéressée, elle n'est point encore esclave de cette cupidité qui la rendrait apte, tout à fait apte à son métier. C'est dans cet état d'âme que la rencontre Rodolphe. Et ce que le vice n'avait pu arriver à faire d'elle, la vertu le tente : elle s'efforce de ramener au bien la pauvre enfant menacée de devenir la proie du vice. Rodolphe use de toutes les promesses, de toutes les flatteries possibles pour corrompre la fantaisie facilement excitable de la jeune fille. Celle-ci, qui avait résisté et s'était conservée elle-même au milieu d'une vie d'abjection, cède aux promesses séduisantes du racoleur pour la vertu... et tombe. Et elle aurait pu tomber encore plus bas si elle ne s'était pas relevée une fois de plus. Or, comment Eugène Sue, le poète de la bourgeoisie libérale et vertueuse, conçoit-il ce nouveau relèvement ? N'était-elle pas sauvée, puisqu'elle se réfugiait dans le giron de la moralité, source de félicité ? Si l'on répond qu'il lui faudra encore s'élever jusqu'à la piété, on répondra juste, car la véritable moralité et la piété ne vont jamais l'une sans l'autre ; car les gens moraux, quand ils nient le dieu personnel, adorent dans le bien, le vrai et la vertu leur dieu et leur déesse.

Je ne veux pas dire que Marie, après sa chute, devait fatalement se relever en tombant dans la piété. Ce que je veux dire, c'est que s'il existait quelque chose de plus précieux que la moralité et la piété, notre poète n'en saurait rien, par la bonne raison que c'est étranger à sa sphère de pensée ; ses personnages ne pourraient s'y exhausser, car les meilleurs d'entre eux ne sauraient être meilleurs que leur créateur. Marie donc, enrôlée par Rodolphe au service du bien, persévérera désormais dans ce service avec fidélité et obéissance, comme il convient à un serviteur dévoué et docile. Quels que soient les épisodes de sa nouvelle existence, ils ne relateront que les commandements qu'impose à Marie, la fidèle servante, le service de sa divinité.

Arrachée aux griffes de La Chouette, qui ne pouvait que ruiner le corps, Marie tombe donc sous le pouvoir du prêtre, qui ruine sa tendre âme en lui enseignant cette pieuse doctrine que dorénavant sa vie doit être une vie d'expiation, de façon à acheter auprès de Dieu le pardon futur. Cet enjôlement décide de tout son avenir. Ce ver planté en son cœur par le prêtre, s'y développe et la ronge et ronge jusqu'à ce qu'il l'ait contrainte à renoncer au monde, à s'en retirer — jusqu'à ce qu'il ait dévoré et consommé ce cœur sacrifié au Seigneur. Ce pieux enseignement du prêtre est la véritable doctrine de la morale contre laquelle finalement s'émousseront toutes les objections « raisonnables » de Rodolphe lui-même.

Rodolphe s'était abandonné à la douce espérance de goûter, à la cour de Gérolstein, en compagnie de Marie, sa séduisante fille, le bonheur d'une vie de famille intime, la joie d'un père à même de combler de marques d'affection paternelle sa fille estimée et honorée de tous, la princesse morale et vertueuse. Il est, en son pouvoir de prince et de père, de lui présenter la compensation qui efface les souffrances de sa déplorable vie de jadis. Tous les plaisirs du monde, — tels qu'une cour grand-ducale est en état de les offrir, — sont désormais à sa disposition.

Mais à quel prix Marie devrait-elle payer les joies du monde ? Ce n'est qu'à la condition que tout le monde ignore sa conduite antérieure qu'on estimera et qu'on appréciera sa situation présente ; si on sait ce qu'il en est, l'éclat de sa couronne ne préservera pas la pauvre princesse des regards venimeux et des haussements d'épaules méprisants des implacables adorateurs de la pureté des mœurs. Cela Rodolphe le sait bien et c'est pourquoi il n'hésite pas à mentir à tous ceux qui l'entourent au sujet de l'enfance de Marie. Quel homme raisonnable n'agirait pas de même ? Il ne faut exagérer en rien, pas même en morale — énonce le libéral moraliste.

Mais Marie, la pure prêtresse du principe moral — comment pourrait-elle esquiver par un mensonge, maintenant qu'elle est entrée dans le monde moral, l'expiation que son péché implique ? Pourrait-elle se glisser par un mensonge dans ce monde moral, se montrer plus pure qu'elle n'est ? — Tromper, toujours tromper, clame-t-elle désespérée, toujours craindre, toujours mentir, toujours trembler devant les regards de celui qu'on aime et qu'on estime, comme le criminel frissonne devant l'inexorable regard de son juge ! — Comment Marie, la servante à l'autel de la Moralité, pourrait-elle mentir ?

Le mensonge est un péché, qu'aucun homme moral ne saurait pardonner. La nécessité peut l'excuser, autant qu'on voudra, mais le mensonge nécessaire n'est pas moins un péché. Comment celui qui se laisse aller à mentir, en *plusieurs* circonstances, peut-il servir la vérité dans *toutes* les circonstances ? Nul professeur de morale ne saurait justifier le mensonge, et si tant d'hommes moraux en usent, cela prouve tout simplement que le principe de la moralité et du bien est impuissant à servir de guide dans la vie réelle. Dans la vie réelle, en effet, l'homme est inconsciemment poussé à des actes qui ridiculisent ce délicat principe et qui peuvent l'inciter à se débarrasser de ses lisières ; mais on ne se libère d'une illusion que lorsqu'on l'a surmontée théoriquement.

Marie, dès lors qu'elle est gagnée au culte du bien, est douée de sentiments trop fins pour s'amuser à donner des entorses à la règle de conduite qu'elle s'est tracée. Il lui est impossible de mentir. Mais ne pourrait-elle raconter au monde, à cet « inexorable juge », sa vie passée ? Elle pourrait se confesser, mais alors elle serait « jugée ». Le *monde du bien* n'existe que parce qu'il possède des « biens », et parmi ces biens compte la pudeur, dont on ne pardonne la perte à aucune femme. Une rigoureuse vie pudique ultérieure peut faire cicatriser la blessure originale infligée à l'honneur moral, mais la tache des cicatrices, il n'y a pas de temps qui l'efface. Le monde, qui croit à la moralité et à ses biens, n'oublie pas ; pour lui, ces biens ont une valeur ; qu'il s'y prenne comme il veut, il ne peut entièrement supprimer le sentiment de perte, la sensation de lacune là où manque un de ces biens auquel sa folie l'attache. Une femme qui a fait bon marché de sa pudeur, qui a vécu en « rejetée de la société », qui s'est « dégradée » sera toujours mal vue. Elle est « souillée, avilie, décrétée d'infamie » — « déshonorée ». En retour de l'*infamie* dont est décrétée cette femme, le monde exige la manifestation d'une *honte* sans fin, une honte que le monde s'arrangera pour ne jamais laisser éteindre dans le cœur de la pénitente.

On pensera peut-être qu'il s'agit d'une fausse honte et d'une exaltation exagérée, dont il est facile à tout homme de sens un peu rassis de se débarrasser. Demandons-nous ce qui a le plus de valeur au jugement moral du monde, de l'individu ou de ses biens ? Il y a une signification profonde dans ce fait que l'âge du libéralisme et de la bourgeoisie attache tant de poids à la moralité ; un banquier et un moraliste jugent l'homme selon un seul et même point de vue, c'est-à-dire non pour ce que l'individu est en soi-même, mais pour ce qu'il possède. A la question « a-t-il de l'argent ? » répond cette autre demande : « a-t-il de la moralité ? » De celui qui est sans argent le bourgeois ne s'occupe pas, il lui fait honte ; — de celui qui est dépourvu des vertus du bourgeois honorable, le moraliste s'écarte également. L'un et l'autre mesurent l'individu par les biens qu'il possède ; manquer d'un bien reste toujours une faute. Comme un cheval qui possède toutes les vertus d'un cheval excellent, mais dont la robe est d'une couleur désagréable, la femme qui a perdu sa pureté immaculée garde une tache pour tout le temps de sa vie. Et avec raison puisqu'il lui manque un des biens essentiels qui font honneur à une femme morale. Malgré que Marie soit maintenant une « honnête femme », elle ne l'a pas toujours été ; si elle se « conduit bien » actuellement, elle ne s'est pas toujours « bien conduite ». L'innocence est une chose si délicate qu'il ne faut jamais y toucher ; il suffit de l'offenser une fois pour qu'elle disparaisse à toujours. Être innocent est tellement une idée fixe que Morel en devient fou et Marie bigote. Et c'est juste. La ligne de démarcation entre ce qui est réprouvé et ce qui est pur — entre la moralité et l'immoralité — cette ligne est fixe. Marie elle-même exprime avec beaucoup de sensibilité et de délicatesse cet antagonisme : elle est « profanée ».

On peut objecter que depuis longtemps déjà on ne se montre plus aussi rigoureux sur le chapitre des mœurs et que contrairement à ce qui se passait autrefois, on témoigne de plus d'indulgence. Certes, mais si l'on n'inflige plus de châtiments ecclésiastiques aux coupables d'immoralité, le jugement qu'on porte sur eux diffère peu de l'opinion régnant sous l'ancien régime. Admettons qu'en maints endroits, la grande masse n'ait plus la peau aussi sensible et qu'elle s'insurge contre les strictes conséquences de ses professions de foi — pense-ton qu'une personne de sentiments délicats et de pensée austère, telle Marie, agira comme le commun des mortels ?

Ce qu'il nous faut reconnaître ici, c'est que dès lors qu'elle se sentait sous l'obligation d'obtempérer aux exigences de la morale, son retrait du monde était inévitable. Elle ne pouvait mentir au monde sans agir contre la morale et si elle confessait son péché, c'est le mépris et l'opprobre du monde qui l'attendait. Elle ne pouvait jouir d'aucune joie, se permettre aucun plaisir qui ne fût immédiatement empoisonné par l'aiguillon de la honte. Elle est tellement imprégnée de ce sentiment que lorsque son père songe à lui faire épouser le prince Henri, qui s'en est amouraché — elle s'écrie : Vous voulez donc que je meure en me voyant si abjecte à ses yeux ! Elle n'avait plus rien à attendre du monde : sa vie était désormais gâtée.

Mais pourquoi se réfugier en Dieu ? Parce que ni le monde ni elle-même ne pouvaient la débarrasser de son péché. Dieu seulement pouvait lui pardonner. Les hommes doivent se guider selon le code du bien, ils sont les sujets du royaume du bien ; Dieu seul est le monarque absolu auquel le bien même est soumis ; quand il fait grâce, il ne se soucie pas du bien, il use de son illimitée volonté. En se livrant au Seigneur, Marie sent que selon le critérium moral en vigueur, il ne lui sera jamais rendu justice — force lui est donc de chercher une autre justice et un autre critérium. Qu'elle cherche à obtenir l'absolution divine grâce à une existence consacrée au repentir est évidemment l'œuvre du prêtre, auquel sa piété même interdisait de dire : *qui se lie soi-même est lié, qui se délie soi-même est délié.* Elle cherche à obtenir par une entité extérieure à elle, ce qu'elle pourrait tout aussi bien s'octroyer elle-même. Il est vrai que si elle se comportait autrement, elle ne serait plus ni morale ni pieuse.

Comment cette jeune fille morale aurait-elle pu se pardonner à elle-même — d'abord l'impudicité, ensuite le mensonge ? Pour cela il faut *autre chose* que de la *moralité* et si Marie avait pu agir ainsi tout le bel édifice élevé par Eugène Sue s'écroulait dans un néant ridicule. Le bien n'était plus la chose la plus sublime qui soit au monde — l'individu se montrait supérieur à la vertu et au vice, à la morale et au péché !

L'intrigue du roman est que deux personnes de mentalité bornée ont à faire l'une à l'autre — d'une mentalité bornée par l'illusion du bien et du mal. Le monde décide qu'il faut faire ceci et cela parce que c'est bien — qu'il ne faut pas faire ceci ou cela, parce que c'est mal — et Marie, ramenée par Rodolphe sur le sentier de la vertu, ne pense pas autrement que le monde.....

(*A suivre*). Max STIRNER.

(*Traduit de l'allemand, pour la première fois, par E. ARMAND*).

Ceux qui ne veulent ni Dieu ni Maître, les inadaptés, les inassouvis, les indomptés lisent :

l'en dehors

(*FRANCO : 10 affiches ainsi libellées et non timbrées : fr. 0 30 ; 25 : fr. 0 75 ; 100 : fr. 2 50. Le timbre à apposer est de 36 cent.*)

En Russie. De Mme de Krudener à Raspoutine

A un siècle de distance, les mêmes événements se reproduisent, ou à peu près. C'est grâce à une mystique doublée d'une grande amoureuse que le tsarisme deviendra l'arbitre des destinées mystiques, c'est à cause d'un mystique doublé d'un grand passionné que le tsarisme s'effondrera, tous les deux d'ailleurs ne nourrissant pour la civilisation française qu'une sympathie modérée.

Juliana Wietinghoff qui devint baronne de Krudener était une livonienne « aux cheveux blonds cendrés, aux yeux d'un bleu sombre, à la voix tendre, au parler plein de douceur et de chant », qui demeura fort longtemps « jeune ». Et cette longue jeunesse est remplie d'aventures amoureuses et mystiques.

Côté mystique, venue à Paris, elle fréquente Cagliostro, de Saint-Germain, Mesmer, Cazotte, tous les swedenborgiens et les martinistes de la capitale. Côté amour, un an après son mariage, à dix-neuf ans, refusant de suivre son mari, diplomate quelque part en Scandinavie, — à dix-neuf ans donc, elle s'éprend du littérateur critique, et journaliste Jean-Baptiste Suard, qui en avait cinquante, accompagnés « d'infiniment d'esprit, d'instruction et de savoir-vivre ». Amour et liaison orageuse, exclusive, jalouse s'il en fut, avec scènes en public. Rupture pleurée, mais pas longtemps. Elle s'éprend ensuite de Ducis, pâle dramaturge ; elle s'en ira à Venise où après avoir poussé la liberté de l'amour jusqu'à ses ultimes conséquences, elle fera une retraite prolongée au couvent des moines arméniens, y cherchant à s'initier aux énigmes de la Cabale et des anciens oracles. Par une insensibilité peu explicable chez une femme comme elle, en surexcitant sa sensibilité werthérienne insatisfaite et jalouse, elle poussera à la mort un jeune attaché d'ambassade, Alexandre de Stakieff. Elle reviendra à Paris pendant la période du Directoire, se liera avec Mmes de Beauharnais, Tallien, Récamier, la devineresse Mlle Lenormand, sans oublier de se jeter au cou du chanteur Garrat.....

Le Consulat fait place au Directoire et dans son hôtel de la rue de Cléry, Madame de Krudener tient salon littéraire. On peut se douter, connaissant le personnage, de l'aspect de l'hôtel : dans son cadre voluptueux et coquet, un oratoire s'y trouve ménagé, c'est-à-dire une pièce où l'on est porté à rêver et à méditer grâce ou jour crépusculaire qui tombe des sombres vitraux et aux in-folio vétustes qui en garnissent les parois de haut en bas. Madame de Krudener reçoit des littérateurs et des mystiques, tels les philanthropes et l'un de ses romans *Valérie*, basé sur l'aventure du malheureux attaché d'ambassade, obtient un joli succès.

Elle a l'imprudence d'envoyer ce roman, en deux exemplaires richement reliés, s'il vous plaît, au premier consul, non pas que le général Bonaparte lui fût sympathique. Ils ne s'aimaient ni l'un ni l'autre. Après un bref examen, Bonaparte jette, impatienté, l'un des volumes à terre et l'autre au feu. Rapporté à Julie de Krudener, ce fait allume en le cœur de la belle Livonienne une haine féroce à l'égard de celui qu'elle nommait naguère un « Robespierre à cheval » — ce qui était spirituel — mais qu'elle qualifiera désormais de « nouvel Attila », « fléau vivant de l'Europe », « ange noir », — ce qui est autrement romantique.

Mme de Krudener quitte donc Paris le lendemain de la mort du duc d'Enghien et prend à cœur de conduire l'Empire à sa ruine. En Allemagne, où l'on étouffait sous le joug napoléonien, on la considère comme Inspirée et sa réputation passa en Russie ; la correspondance intime qu'elle entretient avec une dame d'honneur de l'impératrice tombe sous les yeux d'Alexandre Ier, « l'ange blanc ». Son ton de prophétesse plaît au tsar, qui insiste pour la faire venir à la Cour. Madame de Krudener n'obtempère pas encore, mais lui fit savoir que du Tout-Puissant, il avait reçu mission de rétablir ce que Napoléon détruisait, de conduire ses armées à Paris où devait s'accomplir l'œuvre de la régénération c'est-à-dire la « Sainte Alliance des rois et des peuples ». Alexandre Ier était une sorte de Président Wilson qu'aurait oint un Saint-Synode. Il tomba sous l'ascendant de Madame de Krudener, qu'il vit à Potsdam... A ce moment, la pensée et le sentiment de l'Empereur sont à l'unisson de celle de l'Inspirée, qui finira par se croire Jeanne d'Arc.

La prophétie se réalise, « l'ange noir », après quelques soubresauts, est exilé à Sainte-Hélène, la Sainte Alliance se constitue, la baronne de Krudener triomphe avec éclat et volubilité. A minuit, en son hôtel à Paris, le maître de l'heure lui rend souvent visite. Amour mystique ou amour tout court. Les deux sans doute. Alexandre Ier a quarante ans, et Mme de Krudener cinquante.

C'est l'apogée. Puis Alexandre Ier se lasse de l'Inspirée, lassitude à laquelle n'est pas étranger son jeune amour pour la princesse Narichkine. Mme de Krudener se venge en le stigmatisant « d'Antéchrist ». Pour elle, la voilà partie évangélisant en Suisse, dans le grand-duché de Bade, prêchant l'égalité, la fraternité des hommes, la pauvreté obligatoire, annonçant la fin du monde, prêchant la charité, écoutée par des milliers d'humains, il faut bien le reconnaître. Fatiguée, déçue, aphone, elle se retire en Russie, en Crimée, chez la princesse Galitzine, elle y meurt fin novembre 1924. Un an après, Alexandre Ier, après une longue entrevue avec la princesse Galitzine, qui lui remet des papiers, sous pli cacheté, laissés à son intention par l'Inspirée, s'en va prier sur sa tombe, en l'église de Karassou-Bazar, saisi d'amers regrets. La fièvre ne le quitte plus, le 1er décembre il meurt à son tour.

(*A suivre*). Emilio GANTE et E. ARMAND.

Lefcadio Hearn : *Contes des Tropiques* (Ed. du « Mercure de France », 12 fr. 60 franco, à nos bureaux).

Voici un livre curieux et passionnant, bien différent des romans quintessensifiés par de subtiles attractions psychologiques. Cet ouvrage écrit, il y aura bientôt quelque quarante ans, est certainement un peu vieilli en fait de documentation sur la Martinique, mais s'il n'est plus d'actualité documentaire, il est riche d'observations précieuses sur les étrangetés de la vie tropicale, les mœurs des créoles, l'exubérance de la flore et de la faune équatoriale, les influences particulières du climat, les bonnes méthodes de colonisation du bon vieux temps de l'esclavage.

Le premier conte est une description magnifique de la montagne Pelée et des paysages intérieurs où les mornes, sortes de pics d'origines volcaniques, dressent leurs centaines de proéminences mammelliformes, baignant d'une ombre bleutée les impénétrables et mystérieuses vallées au fond desquelles se précipitent en de multiples cataractes les eaux mugissantes d'innombrables torrents.

L'auteur nous conduit au sommet du volcan par des sentiers inouïs, sous des lianes monstrueuses tombant des sommets vertigineux pour s'enraciner encore en un réseau inextricable tamisant une lumière verdâtre aux tons de véronèse et d'émeraude.

Sur le sol, un grouillement prodigieux de racines couvertes de mousses gluantes, rampe dissimulé sous les vignes et les fougères. Une rosée froide stille sous l'ombre glacée ; des parfums ammoniacés flottent dans l'air et dans les frondaisons insondables, se modulent les trilles d'insectes inconnus.

Comme il y pleut presque tous les jours, que le froid, la chaleur et l'humidité alternent sans transition, le climat y est mortel et la pleurésie une spécialité du pays. Morne-Rouge, un des quatre cents pitons volcaniques, est favorisé par une humidité telle que tout s'y décompose, formant un immense laboratoire de moisissures et de culture mycellienne incomparable.

Les Martiniquais en ont fait une grande station sanitaire pour rendre leurs forces aux débilités.....

Quant aux orages, ils sont ce qu'ils peuvent être sous les tropiques. Des gouttes énormes s'écrasent en un vacarme effrayant tandis que des masses de liquide enveloppent toutes choses de telle sorte que tout disparaît comme plongé dans un immense aquarium.

Enfin les serpents venimeux, à cette époque, paraissaient les véritables maîtres de l'île ; des vallons, des forêts, des plantations et même des boulevards, tuant bon an, mal an, leur cinquantaine de travailleurs, sans compter les maîtres.

Dans deux contes intitulés « *La Fille de couleur* » et « *Pas combiné chi* » l'auteur nous décrit les diverses phases de l'adaptation climatérique et la formation du mulâtre et du créole. Ces pages seraient à citer entièrement pour la valeur démonstrative des théories transformistes. La crise de dépression de l'Européen et son adaptation est minutieusement analysée. Le climat ne le stimule point et il paraît bien douteux qu'il enrichisse jamais de son savoir le patrimoine humain. De l'avis de Lefcadio Hearn : « *Il n'y a qu'à planter (surtout faire planter) de la canne à sucre, du cacao, faire du rhum, cultiver du tabac ou ouvrir une boutique pour y vendre des madras, des foulards et manger, boire, dormir et transpirer* ». « *Les tropiques colonisés par des races européennes ne produisent ni science, ni art, ni littérature* ».

« *Ma bonne* », est un récit sur la vie domestique du pays ; c'est surtout la vie d'une servante naïve et dévouée, rappelant la vieille Félicité des trois contes de Flaubert. C'est vraiment un cœur simple et bon, un être curieux et navrant, à l'esprit cocassement superstitieux, brodant sur un vieux fond d'idolâtrie de vagues inepties catholiques, créant, pourrait-on dire, une croyance locale *petit nègre*.

Mais c'est surtout dans la « *Fille de couleur* » que se révèle l'intérêt philosophique de cette étude. Visitée en 1502 par Christophe Colomb émerveillé, l'île ne fut colonisée qu'en 1635 par une centaine d'Européens. Cinq ans plus tard l'esclavage y était florissant et constituait toute l'organisation sociale. Avec un climat aussi meurtrier l'importation du nègre devint l'unique ressource pour la colonisation. C'est avec du nègre toujours frais que les planteurs luttèrent contre la nature. Dans cette prodigieuse hécatombe de pauvres diables quelques gaillards résistèrent par-ci, par-là, et firent souche. La race créole se forma également par adaptation des Européens et le climat les modela tellement que leurs diverses nationalités se fondirent en un type nouveau ; ce qui se produisit également pour les nègres d'origines différentes. Ces nègres purs, étaient, au dire des premiers voyageurs, affreusement laids, hideux, répugnants même, et tout à fait repoussants. Or la nature fit, ici, un miracle, un vrai miracle, Sous ce climat extraordinaire, la race nègre se transforma si rapidement qu'en quelques générations l'Africaine repoussante devint une femme étrangement affinée, irrésistible et capable de tout obtenir. Devenue séduisante, elle usa de son charme non seulement pour obtenir sa propre liberté, mais encore celle de tous ceux de sa race et cela d'une telle manière que, si l'Etat français n'était intervenu rigoureusement en faveur de l'esclavage, celui-ci eût été supprimé par la seule influence de ces tendres et affectueuses créatures. Le croisement des races créa la Fille de couleur encore plus belle que sa mère « La belle affranchie ». Les créoles blancs n'ont pas hésité à les classer parmi les plus belles femmes de la race humaine et bien entendu ont encore moins hésité à s'en faire les protecteurs et les adorateurs. Ces bienheureux possédaient ainsi les plus belles femmes de la terre, trônaient au milieu de plusieurs familles naturelles et dans une béatitude sensuelle goûtaient à toutes les félicités terrestres.

Mais le plus curieux de tout cela, c'est l'ensemble de cette évolution. Dès le début de l'esclavage l'élément féminin se comporta tout différemment de l'élément masculin. Sous le joug du mâle européen les vertus masculines de hardiesse, de fierté, d'orgueil, de bravoure, d'indépendance du noir ne furent guère estimées ; les mulâtres furent l'objet de haines violentes ; qualifiés capables des plus grands crimes et jugés nettement inférieurs à leurs compagnes. Celles-ci plus souples, plus rusées, s'asservirent totalement, s'imprégnant d'humilité, d'effacement, de fidélité, de soumission pour adoucir leur sort et s'affranchir. On chanta leurs vertus sur tous les tons : patientes, bonnes, obéissantes, dévouées, gaies, rieuses, enjouées, aimantes, généreuses, naïves, dociles, etc., et de fait elles devinrent des créatures d'amour, désireuses de plaire, heureuses de donner leur jeunesse, leur beauté, leurs caresses, dévouées à leurs maîtres et toujours satisfaites.

De mère en fille, cette soumission se modela tant que dura l'esclavage, mais la fin de celui-ci obtenue par leur charme ou autrement produisit une transformation de leur caractère, une sorte de civilisation les rapprochant du mulâtre et les éloignant du créole blanc, qu'elles affirment ne plus pouvoir aimer et qui ne sut pas à son heure supprimer le préjugé des races par un fusionnement égalitaire et fraternel.

C'est ainsi que l'amoureuse artificielle et fidèle par nécessité, s'efface devant la femme inconnue, compagne du mulâtre viril et redouté.

Dans un dernier conte, Lefcadio oppose aux froids pays du Nord l'enchantement tropical que vient d'abandonner pour toujours Mademoiselle Lys, une blanche créole, aux grands yeux violets. Et cette opposition est un chant enthousiaste pour le ciel gris d'Odin ; pour les lutteurs, les cyclopes qui tordent la matière rebelle dans des antres fumeux ; pour les chercheurs, les insatisfaits, méditant sur l'énigme des mondes ; pour les penseurs qu'illumine l'éclair du génie, produit des climats tempérés et froids.

Et la petit Lys, loin de ses rêves d'enfant, loin des éblouissements de l'île féerique, entre dans l'immense port de New-York..... — IXIGREC.

Manuel Devaldès : *Des Cris sous la Meule*, suivi de *Fleurs de Guerre*. Préface de Gérard de Lacaze-Duthiers. Frontispice de Frans Masereel : Portrait de l'auteur. (10 fr. 60 franco).

Un livre de Devaldès n'est jamais une chose superficielle, c'est de la vie en images qui se déroule devant les yeux de ceux qui n'acceptent point le ciné grégaire que servent aux veules et dociles d'en bas, les fripouilles et les venimeux d'en haut.

Des Cris sous la Meule !... C'est le chant du grand poète réaliste qui sut être assez logique pour donner à sa vie un sens qui disparaît de plus en plus au pays des bipèdes.

Manuel Devaldès ?... Ce n'est point l' « écrivain », l' « intellectuel », qui pour voir son nom briller sur le papier puant et saignant de notre bonne presse, sait courber l'échine devant les possédants et flatter les bas sentiments de populo qui s'enlise chaque jour dans le marais de la bêtise... C'est quelque chose de plus crâne et de plus noble... C'est la franchise et la fierté coalisées contre l'hypocrisie et la platitude... C'est une vérité d'*homme* qui sut faire de ses erreurs, de ses déboires, de ses souffrances, un lumineux et triomphal critérium individuel qu'aucun sociétarisme ne pourrait détruire.

Terriblement muette et lente, la meule géante
Ecrase sans pitié la foule des humains,
Tel raisin au pressoir et froment au moulin,
Et nul n'échappe à son œuvre sanglante.
. . . . . .
Tant de souffrances accumulées,
Tant de sang versé par cuvées,
Pour qui, pourquoi ?
Qui es-tu, ô toi, Grand Tourneur de Meule,
Qui commande aux manivelles ?
. . . . . .

Le néo-malthusien, le réfractaire, l'individualiste qui sait que l'Egoïsme n'est point une manifestation du bas-homme, mais quelque chose d'élevé que seuls les solides et nobles natures peuvent atteindre, est aussi un artiste. Non pas un de ces artistes pour qui l'art est une façon de poser devant la galerie, pour qui l'art consiste à manier mots et phrases jusqu'au ridicule, c'est l'artiste mouvant et vivant qui déborde tous les clans, les écoles, les boutiques et les chapelles, c'est l'artiste qui chante — sans trop s'écouter et sans chercher à se faire écouter — la vie avec tout son cortège de surprises, de laideurs volumineuses et de beautés microscopiques.

Un peu, beaucoup même de pessimisme teinte ces pages. Puisque Manuel Devaldès ne sait point et ne veut point mentir, il a eu le courage, l'audace de regarder le monde avec ses propres yeux, d'écouter avec ses propres oreilles les risibles et peureux murmures de l'homme rampant ; il a donné à ses sens l'acuité qui permet de recevoir au maximum et de donner aux gens qui s'affaissent afin d'être mieux broyés par la grande Meule, la leçon que seul le pessimisme héroïque peut donner.

Ce pessimisme n'est point une retraite au pays de l'inaction, c'est de l'extériorisation intégrale du déterminisme individuel... C'est un défi porté au mensonge social et aux menteurs sociaux... C'est un combat sans trêve et sans merci contre la contrainte peureuse et grimaçante du dominisme et contre l'avachissement et la platitude du servilisme.

Des Cris sous la Meule ?... Des pages claires et limpides que les esprits frondeurs boiront avec avidité ; des pages hardies qui choqueront la chasteté comédienne des petits hommes pour grands cénacles... Un livre de *Raison* chez qui les sentiments sont restés purs, mais d'une pureté qui diffère beaucoup de la pureté altruiste de nos dangereux philanthropes... Livre de caractère, de droiture et de dureté qui sèmera par-ci, par-là, un peu de cette saine et féconde révolte que la vilenie des puissants et la veulerie des agenouillés voudraient détruire à tout jamais.

Manuel Devaldès ?... Ecrivain sincère, probe et vaillant que j'inscris — malgré nos différences — sur le tableau des précurseurs désintéressés.

Ce livre est présenté par Lacaze-Duthiers qui, dans une préface où l'art, la pensée et la philosophie ne se quittent jamais, nous montre le grand écrivain-artisan qui, tout en honorant les lettres, honore l'individualisme.

Préface large et profonde qui par sa puissance augmente la valeur d'un livre qui n'est point d'un tout petit mérite. — A. BAILLY.

Manuel Devaldès : *La Maternité consciente* (10 fr. 60, franco).

En attendant un compte rendu plus analytique de ce volume que je n'hésite pas à considérer comme le plus important des ouvrages traitant de ce sujet, parus depuis la promulgation des lois antimalthusiennes — je me propose de faire quelques critiques, jetées sur le papier au fur et à mesure que je parcourais *La Maternité consciente*.

D'abord, Manuel Devaldès me semble trop influencé par l'éthique anglo-saxonne en matière de mœurs, négliger l'aspect dyonisiaque et voluptueux de la vie sexuelle, ne point établir la différence voulue entre le génital et le sexuel, ce qui est le défaut commun à tous les eugénistes. Il ne me semble pas que le chapitre Tare et Génie ait été traité à fond, le génie est une anormalité, une exception. Le problème des inaptes, des *unfit*, aurait besoin d'être posé dans toute son ampleur, étant donné la tendance courante à englober dans le terme « criminel » tout réfractaire au contrat social imposé ; cela me semble d'autant plus urgent que l'auteur nous cite des statistiques (Devaldès ajoute trop foi aux statistiques, à mon sens) puisées dans le livre du Dr Goring *The English convict*, d'où il appert que parmi les personnes condamnées pour escroqueries, faux, abus de confiance, bigamie, manœuvres abortives, il n'a pas trouvé d'anormaux. Or, tandis qu'on stériliserait ces normaux-là, on laisserait se reproduire des individus dangereux comme les politiciens, les hommes de guerre, les grands exploiteurs, les grands monopoleurs, les capitaines d'industrie, les gardiens de la moralité privée ou publique, etc. — Jamais un individualiste n'acceptera qu'on fasse subir à quiconque, contre son gré, une mutilation corporelle, alors que réfractaire à un contrat social (économique, moral, intellectuel) qu'il n'a pas librement choisi ou qu'il a résilié. — Un socialiste, un communiste, un anarchiste condamné pour propagande ou simplement considéré comme tel court actuellement le risque d'être voué à la mutilation. — Qui décide ou peut décider de l'inaptitude : un médecin imbu des traditions courantes, imposé au mutilé ? — Toute cette question a besoin d'être traitée à fond.

L'expédient malthusiste reste pour nous, individualistes anarchistes, un moyen, non une fin. Il échet aux milieux procréateurs de découvrir les procédés nécessaires pour équilibrer leur production et leur consommation. Tout ce qu'on leur demande, c'est de ne point s'adresser aux milieux où ne règne pas l'amour de la progéniture pour mendigoter de quoi parfaire leur subsistance.

Il n'est pas prouvé que les groupes ignorant l'usage des boissons fermentées produisent moins de dominateurs et d'exploiteurs que les autres.

Enfin, en ce qui concerne « l'individualité féminine », l'exemple des Etats-Unis nous montre le poids formidable qu'elle jette dans la balance du conservatisme moral et social : lois sottes, interdictions puériles, règlements niais. L'accession de « l'individualité féminine » à la vie politique et à l'administration des choses y a renforcé la tournure d'esprit puritaine, tracassière, tâtilonne, misonéiste... Il faudrait donc nous définir ce qu'il faut entendre par « individualité féminine »...

Je le répète, il s'agit-là de notes écrites à la hâte. Personne qui s'intéresse à la question sexuelle ne saurait se passer de lire *La Maternité consciente*. — E. ARMAND.

Aurore Sand : *Pour remettre à Franck* (Editions Radot).

Roman sous forme d'une confession d'un frère à son frère dont la mutuelle affection est grande. Un trouble profond ravage cette âme loyale qui lutte entre le « devoir » tel que le conçoit la morale courante et la « passion » qui, par suite de ces harmonies secrètes fait que chacun des frères s'éprend successivement de la femme de l'autre.

Ce trouble, le héros qui lit en lui-même avec une grande lucidité s'en rend compte, n'est que la lutte entre les « lois profondes de la nature » et les « conventions sociales ». Et l'on assiste avec un intérêt croissant à la progression de l'instinct qui, virtuellement, sort vainqueur de la joute.

Les états psychologiques sont d'ailleurs décrits avec tant de force et de délicatesse qu'on oublie certaines lenteurs qui nous feraient dire au héros, comme le crie Devaldès « *prends une once d'individualisme, quelques grammes de stoïcisme !* » et c'est avec satisfaction qu'à la fin du livre on constate que cet homme droit, après s'être convaincu « *que la nature ne veut pas le sacrifice, qu'elle veut la pâture à tous ses appétits* », comprend ses lois profondes et énernelles et s'écrie : « *Tout amour est légitime, les conventions seules nous rendent criminels, reconnaissons la vérité* ». On regrette seulement que le héros n'ait pas la force de vivre cette vérité jusqu'au bout. — Germaine P.

Jean Rousset : *L'Homme des Ames* (Editions Radot).

Pour ceux qui aiment se pencher sur les profondeurs de l'Insondable, voici des contes. Une atmosphère mystérieuse les enveloppe et les rend quelque peu troublants. — M. P.

Alfred Mortier : *La Queue du Diable* (Editions Radot).

Ecrits parfois avec une certaine finesse psychologique, ces contes n'en restent pas moins des contes pour grands quotidiens. — M. P.

Brazo y Cerebro de Bahia Blanca, a traduit en espagnol *Le grand Fléau : le Christianisme*, de notre ami Alba Satterthwaite.

Victor Margueritte : *Ton corps est à toi* (Ed. Ernest Flammarion). — Charles Malato : *Les Forains* (Ed. Octave Doin). — Jean Pain : *Le Duel des Sexes* (E. Radot). — Havelock Ellis : *L'Education sexuelle*, trad. van Gennep (Ed. du Mercure de France). — L. Barbedette : *A la recherche du bonheur* (Ed. La Fraternité Universitaire).

Nous reviendrons sur certains des ouvrages annoncés ci-dessus, dès que faire se pourra.

Per la ripresa delle pubblicazioni de « *La Tempra* ». — Sospese per mancanza di fondi le pubblicazioni mensili della rivista « La TEMPRA », il suo antico redattore ha deciso di riprenderle ora sotto forma di giornale quindicinale. Si rivolge quindi a quei compagni che ne condividevano il programma e ne credono utile la ripresa, acciocchè vogliano inviare il loro aiuto finanziario per la realizzazione dell'iniziativa. — Indirizzare fondi, manoscritti e tutto quanto può riferirsi a LA TEMPRA, esclusivamente a : VIRGILIO GOZZOLI, 80 rue de Strasbourg, Courbevoie (Seine).

Paolo Schicchi, l'irreducibile e battagliero nostro compagno, ha riunito l'oscura e sudicia storia degli avi dello Spiombi, in un volumetto che presto editeremo : *Casa Savoia*.

Sono pagine dipinte a pennellate di sangue, con lo stile maschio, spegiudicato e originale — che hanno fatto dello Schicchi uno dei più temibili nemici della tirannia sabauda — documentati da ineppugnabili verità ; retrosceni soffocati affrettatamente, scandali vergognosi che tuttora insozza il traballante trono della monarchia italiana, appuntellata dalle squadre dei nero camiciati.

Ne faremo una tiratura grandiosa, se i compagni ci faranno pervenire sollecitamente gli aiuti finanziari che abbisognano all'uopo.

Inviare le rimesse a nome dell'amministratore, specificando : per l'edizione di « *Casa Savoia* ». — *Severino Di Giovanni, Poste Restante, Sucursal 8, calle Rivadavia 2535, Buenos-Aires (Argentine)*.

VARIÉTÉS

L'atelier de Karl D.

Pour C. Baldine et L. E. W.

Au milieu d'un grand jardin où croissent à l'abandon, sans aucune discipline, noirs cyprès emplis d'oiseaux, myrtes, rosiers et chèvrefeuilles, se dresse couvert de lierre et de glycines l'atelier de Karl D.

Sur un divan très bas de l'atelier, Jean, le modèle préféré du maître, est étendu. Le soleil de juin à travers le velum d'améthyste qui s'étale sous la verrière, irise de ses reflets le galbe chaud, le velouté de sa nudité, couleur de pêche mûre.

Le divan, drapé d'étoffes sombres, met en relief la gracile cambrure des reins de l'éphèbe, l'étroitesse de son ventre couvert d'un fin duvet d'or ; sa robuste poitrine sur laquelle, coupes merveilleuses d'un pur rubis, pointent ses seins. Et ses bras harmonieux, ses mains effilées aux doigts teintés d'aurore ! — ses lèvres de corail, gourmandes et cruelles ; son nez mutin, et surtout ses yeux, de sombres myosotis qu'avivent de longs cils noirs, au fond desquels semble se mirer son âme.

Une douce lassitude rayonne sur son visage et inonde son corps lascif, beau comme un marbre antique digne des temples de Paestum, au milieu des sables d'or de la Grande Grèce.

Sur un guéridon aux incrustations de nacre, figurant les amours du divin échanson Ganymède, un brûle-parfums, fait de serpents entrelacés, répand par tout l'atelier, en volutes bleues, un lourd parfum qui grise. En des coupes d'onyx et des urnes d'albâtre, des roses et des œillets exhalent de suaves senteurs, tandis que sur les tentures, des oiseaux brodés d'or s'ébattent en des Edens chaudement colorés.

Les blanches statues, copies des merveilles de l'Antiquité, disséminées autour de la pièce, font croire à quelque voluptueux temple des rites androgynes. L'oreille attentive, en vain cherche-t-on à percevoir les rythmes légers des musiques et des chants sacrés qui précédaient la cohorte des prêtres se rendant aux Mystères Orphiques. Tandis que, sur le divan-autel, mué en offrande, le modèle, victime splendide offerte pour les Secrets Mystères, attend son Immolation.

Tel est l'atelier du Maître Karl D., sis au milieu d'un grand jardin abandonné, sur lequel les Dieux Païens, sans cesse renaissants, étendent leur protection... — RIDDLE, Mondonville, près Toulouse, 7 juin 1927.

Ne mendie pas

Ne mendie pas.
La bassesse ne peut descendre plus bas que cela.
Le respect de soi-même ne peut pas s'abaisser à un geste plus vil.
Point d'homme au cœur d'homme qui puisse mendier.
Mendier, mais c'est gémir comme un chien qui craint d'être battu.
Et ne bluffe pas, car les possibilités sont à portée
de ceux qui osent prendre et ne prennent que ce à quoi ils ont droit.
La tempête qui menace, hurlant et grondant, avorte souvent en calme plat.

Ne mendie point.
En plein air, dresse-toi les bras croisés sur ta poitrine velue.
Et garde fermement par devers toi ce que tu as acquis à la suite de ton légitime effort d'homme.
Ne sollicite donc pas d'aumône.

Jo LABADIE.

NOS PIQURES D'AIGUILLE

Moyen de propagande toujours efficace. Sur papier gommé blanc ou de couleur, perforé, 6 clichés et 26 textes par Lacaze-Duthiers, Flaubert, La Bruyère, Paul Paillette, Pierre Chardon, Victor Hugo, Han Ryner, E. Armand, Albert Libertad, Clemenceau. *Deux* feuilles : 50 cent. *dix* feuilles, 2 fr. 15 franco.

Croquignoles

Que de fleurs ?

Ce n'est pas qu'à des amis ou des sympathisants que nous envoyons l'en dehors *à l'essai, il atteint aussi des ennemis. La preuve c'est qu'un de nos journaux vient de nous être retourné avec l'annotation suivante :* « l'en dehors: *le comble de l'ordure, du mensonge, de l'illogisme, de la stupidité, de la méchanceté, de l'absurdité — la destruction des principes honnêtes et sociaux ». C'est tout de même un peu exagéré, car si nous avions réuni tous ces combles, détruit tous ces principes, il y a longtemps que le milieu humain serait différent de ce qu'il est : qu'il ignorerait les classes sociales, la domination, l'exploitation. la jalousie, la guerre, l'accaparement foncier, le capitalisme, les privilèges et monopoles, les préjugés conventionnels et traditionnels ; toutes choses qu'engendrent la logique, la probité, l'intelligence, la bonté, etc., des hommes d'aujourd'hui. Hélas ! que nous avons encore à faire pour arriver jusque-là!* — CANDIDE.

Souscription permanente. — H. Schneider, 2 50. Bruley, 2 50. P. Voisset, 5. M. Protot, 2 50. R. Weber, 2 50. Col. balade Grenouillère, 38. Col. réunions boulevard Barbès, 35 25. Agnès, 5. Saucias, 10. R. Kieffer, 3. Anonyme de l'Elysée, 5. Poucheton, 10. Grupo libertaria idista, 23. Gros, 2 50. Ed. Galon, 4 50. J. Gamba, 2. P. Beaufils, 5. J. Franco, 2. A. Hubert, 11. G. Luquet, 5. G. Landraud, 2 50. V. Brand, 17 50. Mestre, 10. Martini Damien, 2 50. L. Bonnet, 3. Fernand, 7 60. M. Parsonneau, 10. J. Maheu, 5. X. Casablanca, 20. Mérande, 8 50. P. Estaque, 11 50. A. Ricaud, 2. P. Bonniel, 5. Jouhet, 10. A. Bailly, 2. A. Martin, 5. J. Mousseron, 2 50. Eyraud, 2 50. Dr Dieu, 2 50. J. Fouillade, 5. L. Delbrouck, 2 50. A. Levasseur, 2. Ch. Doll, 2 50. M. Chastrette, 10. Le Broussoy, 3 65. Donizetti, 4 40. Pierre Carré, 10. André, 2 50. Chauvin, 5. Demante, 5. Cyrano, 5. Albin, 1 20. R. Briand, 2. M. Dumontier, 2. E. Malot, 4 50. G. Seguin, 2 50. V. Battesti, 7 50. A. Henrion, 10. P. Babel, 2 50. Ramella et Meylan, 3 50. L. Rochas, 4. Blanche C., 5. Riébel, 10. A. Chalvin, 16 50. L. Bénard, 2 50. F. Le Coadou, 2 50. Mario Moreno, 1. Aug. Henry, 3 40. G. Courtemine, 10. G. Moulier, 10. Collecte réunion Orléans, 7 50. Liste arrêtée au 2 juillet. *Total* : 329 25.

— *Ne remettez pas à demain l'envoi de votre abonnement ou de votre souscription si notre travail* vous *plaît. Avez-vous jamais réfléchi que si tous ceux qui s'occupent de* l'en dehors *remettaient leur tâche à demain, il ne paraîtrait jamais. Qu'est l'effort nécessité par l'envoi d'un mandat aux efforts qu'il faut fournir pour assurer rédaction, correction, administration, etc. ?*

Toutes les lettres adressées au bureau de L'EN DEHORS à un nom AUTRE que celui de E. ARMAND doivent être suivies de la mention : « aux bureaux de « l'en dehors ». Nous ne sommes pas sûrs de recevoir celles qui ne sont pas accompagnées de cette indication.

— *Nos correspondants nous faciliteront la besogne en renouvelant leur adresse dans chacune de leurs lettres.*

— *Adresser tous les articles d'argent ou correspondance recommandée au nom de E. ARMAND, sans aucune indication de prénom.*

— PERSONNE ne saurait se présenter comme venant de MA PART s'il n'est muni d'une lettre ou carte dûment signée et portant, le cas échéant, le motif spécial qui me le fait recommander. — « Les Compagnons de l'en dehors » sont en possession d'une carte-quittance. — E. ARMAND.

— On dés. f. connaiss. compagne partageant thèses spéciales de *l'en dehors* et d'accord associations préconisées, résidant Paris ou proche banlieue, cohabitant ou non, mais pouvant recevoir. Lettres à *E. Armand*, sous double enveloppe (bureau du journal).

— R. MONTAGNET, 158, rue de la Villeneuve, Alfortville (Seine), désire entrer en relations avec camarades apiculteurs. Lui écrire.

LES CAMARADES de Montpellier trouveront *l'en dehors* : kiosque Préfecture, kiosque Hôpital général, kiosque Pont de Latte.

LA LIGUE DES REFRACTAIRES, 72, rue des Prairies (XXe), organise pour 14 juillet, balade à la Grenouillère, et prie autres groupements de n'en pas faire ce jour-là. Chanteurs et musiciens, discussion sur la propagande antimilitariste. Espère nombreuses présences.

E. NICE. Journaux envoyés adresse indiquée.

G. MOULIER, cherche camarade espagnol capable de lui enseigner cette langue. Lui écrire 8, rue Severo, Paris (14e).

FRANK SERVAIS. — N'insérons pas sous cette forme. La prose se prêterait mieux à un développement plus clair et plus complet.

LES COMPAGNONS DE L'EN DEHORS, homme ou femme désirant aller à la campagne, ou y séjourner, isolément ou ensemble, peuvent s'adresser à Charlut père, rue de Paris, 75, Arcis-sur-Aube (Aube).

ACHETEURS de boucles de ceintures cellulo, toutes couleurs, peuvent s'adresser à camarade fabricant : J. Chazelle, à Ceyzériat (Ain).

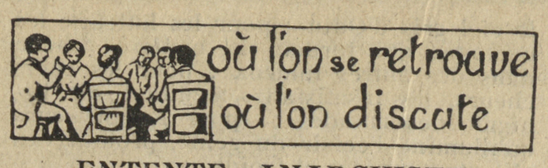
QUINQUAGENAIRE, vivant seul, dés. entrer corresp. av. compagne 30 ans au maximum à laquelle il offre gratuitement — après entente réciproque — séjour d'été à la campagne. Ecr. Gaillard (Gaston), à Viry (Haute-Savoie).

CAMARADE demande renseignements sur la fabrication du fibro-ciment. Ecrire à Jouhet, à Murs (Vaucluse).

CAMARADE des *Compagnons de l'en dehors* désire corresp. avec lectrice partageant thèses soutenues dans le journal. V. Battesti, 12, impasse Rostand, par Sainte-Margueritte, Marseille.

QUI m'accompagne pour voyage en cajak (démontable, 2 places, tente) Loire ou Rhône? Jeune homme ou jeune fille. Echange de photos. Ecrire à J. Vogeli, Ronco-sur-Ascona (Tessin) Suisse.

Correspondance internationale : *allemand, anglais, espagnol, esperanto, flamand, hollandais,* ido, *italien, portugais.*



ENTENTE ANARCHISTE

PARIS. — LES COMPAGNONS ET AMIS DE *L'EN DEHORS* se réunissent le 2e et le 4e lundi du mois, au premier, au bar, 77, boulevard Barbès, à 20 h. 30 (métro Marcadet ou Poissonniers).

Lundi 11 juillet :
E. Armand : *Pourquoi j'ai écrit « Fleurs de Solitude et Points de Repère » et autres ouvrages.*

Jeudi 14 juillet :
Balade dans la région du centre. — Voir détails en 1re page.

Dimanche 24 juillet :
Balade dans la banlieue parisienne. — Causerie par E. Armand sur *Werther*, de Gœthe.

Lundi 25 juillet :
Mauricius : *La Russie, l'Angleterre et la situation en Extrême-Orient.*

Dimanche 7 août :
Journée de plein air dans la banlieue parisienne. — Causerie par E. Armand sur *Les Brigands*, de Schiller.

Lundi 8 août :
Reno : *Communisme ou Individualisme.*

Dimanche 21 août :
Journée de plein air dans la banlieue parisienne. — Causerie par E. Armand sur *Contes et Fables de La Fontaine.*

Lundi 22 août :
Ixigrec : *Un parti anarchiste, pourquoi pas?*

Dimanche 11 septembre :
Journée de plein air dans la banlieue parisienne. — Causerie par E. Armand sur *Ton corps est à toi*, de Victor Margueritte.

Lundi 12 septembre :
E. Armand : *Au lendemain d'une révolution anarchiste.*

Dimanche 25 septembre :
Journée de plein air dans la banlieue parisienne. — Causerie par E. Armand : *Quelques thèses de Havelock Ellis, sexologiste anglo-saxon.*

Lundi 26 septembre :
Philippe : *La question de Population.*

Lundi 10 octobre :
Henri Zisly : *D'une meilleure conservation et utilisation de nos publications.*

Les camarades désireux de s'entretenir avec E. Armand le rencontreront le deuxième et le quatrième lundi du mois, à partir de 15 heures jusqu'à 18 heures, à la même adresse.

— Renseignements, vente au numéro, abonnements, brochures, librairie.

FEDERATION DES JEUNESSES ANARCHISTES. Se réunissent tous les mardis, à la « Solidarité », 15, rue de Meaux. Causerie éducative. Vente de brochures et journaux, etc., etc. Invitation cordiale à tous ceux qui sympathisent avec le mouvement des Jeunes.

GROUPE ANARCHISTE AUTONOME DU XXe.— Causeries éducatives chaque jeudi, à 20 h. 30, salle du « Faisan doré », 28, boul. de Belleville.

GROUPE LIBERTAIRE DE ROMAINVILLE. — Les 2e et 4e jeudis du mois, salle de la « Coopérative », angle place Carnot, rue Veuve-Aublet.

LYON. — *Compagnons et Amis de l'en dehors* : tous les vendredis, à 20 heures, chez Taupenas, 35, rue des Chartreux (1er).

BORDEAUX. — *Amis de l'en dehors.* — Réunion le mercredi, à 21 h., au bar de Cursol (salle du premier). Angle rue de Cursol et place de la République.

LILLE. — S'adresser à D. Cracco, 14, route d'Ypres, Marquette-les-Lille.

GROUPE D'ETUDES SOCIALES DE NANTES. — Réunion du groupe les 2e et 4e jeudis, 33, rue Jean-Jaurès, à 20 heures précises.
Permanence tous les samedis de 15 à 17 h.

SAINT-ETIENNE. — Le groupe des *Amis de l'en dehors* se réunit les 1er et 3e samedis du mois, café Ferrant, place du Peuple, 33.

LE HAVRE. — S'adresser au secrétaire du Groupe, au Cercle Franklin.

ORLEANS. — *Compagnons et amis de « l'en dehors ».* — Réunion le 1er vendredi du mois, au bureau de *l'en dehors*, 22, cité Saint-Joseph.

ORLEANS. — Nos amis rencontreront E. Armand le samedi de 11 h. 30 à 13 h., aux bureaux du journal, 22, cité Saint-Joseph.

IMPORTANT. — La liste ci-dessous comprend des noms d'abonnés « à l'essai » ou n'ayant pas renouvelé leur abonnement depuis plus d'un an et demi. Si nous ne recevons rien d'eux d'ici une huitaine de jours, nous leurs ferons présenter par la poste une quittance de recouvrement pour les 4, 3 ou 2 années dues. Dans aucun cas cette quittance ne sera inférieure au prix de deux années d'abonnement : celle due et celle en cours. Elle sera augmentée des frais, cela va sans dire, soit 2 fr. 50 par quittance.

Abonnements de 4 ans : G. Ciotti.
Abonnements de 3 ans : J. Bouysse, G. Cadeteille, V. Ruysskaert, A. Ghys, M. Befve, Me Loisemont, M. R. Gattefossé, G. Chapon, H. Maïsse, Truc, Galeano, Guigne-Véran, Collado, Braman.
Abonnements de 2 ans : R. Baello, Chevenard, P. Lahiel, Raitzou, A. Rioux, A. Vigneron, J. Revelard, L. Bonne, V. Semal, L. Boussin, A. Mazellier, M. Legay, A. Laurent, G. Beaudoin, Spinelli, E. Benoît, Volpi Alodino, A. Barnoin, Margat, Venancio Putinô, M. Brunel, J. Clot, A. Vogel.

A CEUX QUI DÉSIRENT METTRE EN PRATIQUE LA CAMARADERIE, nous donnons ci-dessous la 2e et dernière liste des souscriptions reçues par le « Groupe d'éducation sociale de Loches » en faveur : 1° de Louis Grandjean, de Foëcy; liste arrêtée le 27 janvier 1927 dont le montant lui fut adressé le même jour. Fournier, 10. Milhenet, 5. Henrion, 10. Madesclair, 2. E. Dubois, 30. Georgette Ango, 5. C. Bonnel, 5. S. M. S., 10. Cl. Palluy, 6. Collecte Groupe libertaire du Hâvre (par Fer. Seyer), 10. Anonyme, 10. Sans dout'ben, 10. Total : 113. Report 1re liste : 131,25. Total général : 244,25. Remerciements cordiaux de L. Grandjean, aujourd'hui rétabli.
2° de André Colomer : Léopold, 5. M. Touchard, 3. Julien Fernand, 5. Reçu pour Grandjean après clôture souscription et reporté sur son désir, Paul Bourg, 2,50. Bougault, 5. Total : 20,50.

DIMANCHE 10 JUILLET. — Journée de plein air à la Grenouillère, à Chatou. — Rendez-vous à 11 h. 1/2 à la Porte Maillot, au terminus des tramways Saint-Germain (n° 58). Pour les retardataires, descendre au Pont de Bougival, traverser le pont et prendre à droite le chemin longeant la Seine. Apporter des provisions.

Service de Librairie

	franco
E. ARMAND. — *Fleurs de solitude et Points de repère*	12 60
— *Ainsi chantait un en dehors*	11 »
— *En marge du Vice et de la Vertu*	A paraître
— *Les loups parmi les hommes* (pièce en 3 actes)	—
— *L'éternel problème*	A paraître
— *L'Initiation Individualiste anarchiste*, envoi recom.	9 »
— *Realismo e Idealismo mezclados*	5 60
— *A l'encontre du bon sens*, thèse en un acte	0 65
— *Poèmes charnels et fantaisies sentimentales.* — J. CLAUDE : *Sous Bois*	0 60
— *Le Combat contre la jalousie et le Sexualisme révolutionnaire*	2 25
DARROW (Cl.). — *Qui jugera le Criminel.* Inconséquences des lois pénales	0 30
DAMIANI (Gigi). — *L'histoire du Soldat inconnu*	0 30
DESPRÉS (Marguerite). — *L'amour libre (français et ido)*	0 80
GOLDMAN (Emma). — *La Tragédie de l'émancipation féminine*	0 30
CLARE (Hope). — *La Virginité stagnante*	0 35
Dr Axel ROBERTSON PROSCHOWSKY. — *Comment éviter les maladies vénériennes. La mentalité des prostituées et la vie sexuelle de l'avenir* (avec notes de E. Armand)	2 50
— *Où il est question de l'Illégalisme anarchiste, de l'affaire des Bandits tragiques, de « Chez les Loups »*, etc...	0 25
DIVERS AUTEURS. — *Différents visages de l'Anarchisme*	A paraître
IXIGREC. — *Peut-on établir une morale sexuelle rationnelle ?*	» »

ENTRETIEN SUR LA LIBERTÉ DE L'AMOUR

(*Konversado pri la Libereso dil Amoro*), *par E. ARMAND (texte français et IDO). .. Sommaire : L'amour et la liberté de l'amour, la camaraderie amoureuse et l'amour plural, la cohabitation et la jalousie, l'échange des compagnes et des compagnons, l'enfant, l'inversion sexuelle. — Envoi franco de cette brochure que Han Ryner a qualifiée de pages qui sont « pleines, solides, équilibrées », contre 0 fr. 80.*

Ca libro, editita en Franca ed Ido, esas bela testo pri la labori dil Franca Idisti, e specale dil « Grupo Libertaria Idista ». En joyigive tote sincera stilo hike traktesas un de la chefa problemi, qui okupas la homaro depos mili de yari. Ni deziras granda difuzeso a ca valoroza verko ! (*Mikra Buletino*, Berlin). — Dans unstyle absolument sincère et enthousiasmant, voici traité l'un des principaux problèmes qui occupent l'humanité depuis des milliers d'années. Nous désirons une grande diffusion à ce courageux travail (*Mikra Buletino*, Berlin).

Tous ceux que le problème social intéresse se *procureront LE COMBAT CONTRE LA JALOUSIE ET LE SEXUALISME RÉVOLUTIONNAIRE, par E. ARMAND. Nous croyons qu'il a été rarement écrit de pages plus audacieuses et plus subversives. Les militants y trouveront des arguments de premier ordre contre la façon religieuse et bourgeoise d'envisager le Sexualisme. Voici le contenu de cette grosse brochure : Le combat contre la jalousie ; sexualisme révolutionnaire ; insurge-toi, fais-toi valoir ; la chasteté ; l'amour plural, lettre à une jeune camarade ; la vague de pudeur ; j'ai horreur de la coquetterie en amour ; variations sur la volupté ; lettre d'un philosophe à un camarade qui l'avait invité à une partie de plaisir ; la camaraderie amoureuse pratique ; le groupe « Atlantis » ; l'amour protéiforme. Pour terminer une collection de POÈMES CHARNELS ET FANTAISIES SENTIMENTALES, du même auteur, et deux délicieux poèmes de J.-CLAUDE : SOUS BOIS, 2 fr. 25 franco.*

SUR NOS EDITIONS, nous faisons 20 % de remise à partir de 25 exemplaires du même prix, ou 25 % à partir de 100 exemplaires du même titre. Pour les brochures ou volumes publiés par D'AUTRES EDITEURS, un délai de quelques jours est nécessaire pour l'expédition des volumes, mais nous ne garantissons pas les prix indiqués. Dans tous les cas, joindre le montant de l'envoi à la commande.

LA BONNE COLLECTION

brochures sous couvertures fortes 0 50, *franco* 0 60

Sébastien Faure. — *Douze preuves de l'inexistence de Dieu.*
René Chaughi. — *Immoralité du Mariage.*
Sébastien Faure. — *Les Crimes de Dieu.*
Denis Diderot. — *Supplément au Voyage de Bougainville.*
Spencer. — *Le droit d'ignorer l'Etat* (Traduction de Manuel Devaldès).
Domela Nieuwenhuis. — *Le Militarisme.*
Eugène Vermesch. — *Les Incendiaires.*
Elisée Reclus. — *L'Anarchie et l'Eglise.*
J. Dejacques. — *A bas les Chefs !* (L'Autorité et la Paresse).
René Chaughi. — *Les trois Complices.*
Georges Etiévant. — *Déclarations.*
Sébastien Faure. — *Réponses aux paroles d'une Croyante.*
Charles Hotz. — *L'Art et le Peuple.*
C. L. James. — *Malthus et l'Anarchisme.*
C. A. Laisant. — *L'Education de Demain.*
Raoul Odin. — *Propos subversifs.*
Jean Most. — *La Peste religieuse.*
Epictète. — *Petit Manuel.*
Elisée Reclus. — *A mon frère le Paysan.*
Emilio Bossi. — *Jésus-Christ n'a jamais existé.*
Manuel Devaldès. — *La Cause Biologique et la Prévention de la Guerre.*
E. D. Morat. — *Pourquoi nous sommes Antimilitaristes.*
Raoul Odin. — *La Rhétorique du Peuple.*
Paul Berthelot. — *L'Evangile de l'Heure.*
Paul Lafargue. — *Le droit à la Paresse.*
F. O. Ritz. — *Les Origines de la Vie.*
Albert Libertad. — *Le culte de la Charogne.*

E. ARMAND :

Fleurs de solitude et Points de repère

IDÉALISME ET RÉALISME MÊLÉS

Table des matières : I. *Science et Philosophie.* — *Education et Sentiment.* — III. *Amour et Sexualisme.* — IV. *Critique sociale et religieuse.* — A. *Art et Littérature.* — VI. *L'individualisme anarchiste et sa vie intérieure.* — VII. *Libre ou captif ?*

Un volume in-8° de près de 200 pages.

Préface de Gérard de Lacaze-Duthiers. — Index. — Illustrations. — Autographe et portrait de l'auteur.

Franco : 12 fr. 50 (Extérieur : 14 fr.).

Après l'initiation individualiste et Ainsi chantait un en dehors, après le livre de pure doctrine anarchiste, et le livre poétiquement anarchiste, j'attendais l'œuvre qui fut à la fois Science et Art, Philosophie. Je n'ai point été déçue :

En une série d'aphorismes — ces courtes pensées précises, concises, d'une impitoyable clarté, et qui étant le résultat de longues et profondes discussions intérieures, en provoquant d'autres, semblent être la forme par excellence, de toute littérature individualiste — sont étudiés avec autant de puissance et de sagesse que de brièveté, les sujets les plus variés sur lesquels les hommes sont divisés.

Philosophie, science, éducation, sentiment, amour, sexualisme, vie sociale ou religieuse, littérature, art, rien n'échappe à son intelligence pénétrante et tout y est traité dans la plus grande indépendance. — la Cisaille, *l'anarchie.*

POUR APPRENDRE L'*IDO* ET S'Y PERFECTIONNER :

Petit manuel complet en 10 leçons	0 30
Exercaro (recueil d'exercices)	0 20
Vocabulaire usuel et *grammaire*	1 10
Dictionnaire français-*ido*	11 25
Han Ryner. — *La Libro di Petro*	1 50

LANGUE INTERNATIONALE *IDO.* — Les camarades de Paris qui veulent supprimer la frontière des langues et communiquer aisément avec nos amis de tous pays malgré les 1,250 idiomes qui divisent les peuples, sont invités à suivre le NOUVEAU COURS ELEMENTAIRE D'*IDO* qui s'ouvre à la Bourse du Travail de Paris et a lieu tous les vendredis, à 20 h. 15, salle des cours professionnels.

GRUPO LIBERTARIA IDISTA. — Le Groupe fait savoir aux camarades que le problème de la langue internationale intéresse, qu'il envoie un manuel d'Esperanto et un manuel d'Ido (chacun de 32 pages) contre la somme de 1 fr. en timbres; de façon à ce qu'ils puissent fixer leur choix sur une de ces deux langues. Le Groupe rappelle qu'un *Cours gratuit d'Ido par correspondance* fonctionne toute l'année. Pour envoi de manuels et inscriptions au cours, ainsi que tous renseignements, écrire au secrétaire, le camarade H. Freydure, 50, rue Pasteur, Lyon (7e).

NOUVEAUTÉS

	franco
Victor Margueritte. — *Ton corps est à toi*	12 60
Manuel Devaldès. — *Des Cris sous la Meule*	10 60
— *La Maternité consciente*	10 60
Havelock Ellis. — *L'éducation sexuelle*	18 60
Charles Malato. — *Les forains*	10 60
Han Ryner. — *L'aventurier d'amour*	10 60

Vient de paraître :

1. *COMMENT EVITER LES MALADIES VÉNÉRIENNES sans réglementation de la prostitution ni police des mœurs, suivi de RÉFLEXIONS sur la mentalité des prostituées et la vie sexuelle de l'avenir, par le Dr Axel Robertson Proschowsky (avec deux portraits de l'auteur).* — 2. *NOTES CRITIQUES, par E. Armand.* — 3. *QU'EST-CE QU'UN DON JUAN ? par le Dr A. R. Proschowsky et E. Armand. Une forte brochure:* 2 *fr.* 50 *franco.*

SOMMAIRES :

LE SEMEUR (n° 100) : Prêtons serment (Georgette Ryner. — Terreur rouge et Terreur blanche (A. Barbé). — Brefs commentaires (François). — La liberté de la Presse en danger (A. B.). — La journée Sacco-Vanzetti. — Un peu de pudeur, s. v. p. — A la recherche du bonheur (L. Barbedette). — Echec au roi. — Excuses à Proudhon (J. Blanc). — Point de vue (Brutus Mercereau). — Femme, ô ma sœur (Pierre Larivière). — Préparation militaire (Eug. Bizeau). — De l'utilité du syndicalisme (Le Pen). — Le fascisme en Bulgarie (M. Weill). — Sous les Tropiques (Raoul Odin). — Un regard dans le passé (Henri Zisly). — Les lois scélérates. — Pour nos camarades emprisonnés à Barberousse-Alger. — Réponse (E. Armand). — La Presse périodique (E. Poulain). — Parmi les livres (E. Larivière). — Avis et communications.
UN n° 0 50. Administration et rédaction, 16, rue Froide, Caen (Calvados).
Le numéro 101 est paru.

BULLETIN OF THE RELIEF FUND for Anarchists and Anarcho-Syndicalists Imprisoned or Exiled in Russia : The Tenth anniversary of the Russian revolution. — On the road to Katorga and exile. — Somewhere in Siberia. — Relief fund financial account. — S'adresser à A. Bergmann, rue Tahère, 120, Saint-Cloud (Seine-et-Oise).

LE COMBAT, organe anarchiste, bi-mensuel. Hem Day, boite postale n° 4, Bruxelles 9 : un exemplaire : 35 cent.

---

l'en dehors est en vente :

A PARIS : Vis-à-vis de la Bourse du Travail (angle de la place de la République et de la rue du Château-d'Eau) ; librairie des Vulgarisations sociales, 39, rue de Bretagne ; aux « Causeries Populaires », tous les mercredis ; au « Club des Insurgés », à la Librairie Internationale, rue des Prairies, 72 ; à « l'Ecole du propagandiste ».

Dans les kiosques et chez les marchands de journaux ci-après :

1er ARR. — Kios. face Civette, pl. Théâtre-Français. — 2e ARR. — Kios. métro Bourse, sortie N.-D.-des-Victoires. — 3e ARR. Mairie du 3e, rue des Archives. — 4e ARR. — Kios. métro Saint-Paul. — 5e ARR. — Kios. 7, boul. Saint-Michel. — Kios. boulevard Saint-Michel, coin rue Soufflot. — 8e ARR. — Kios. face gare Saint-Lazare. 10e ARR. — 25, rue Grange-aux-Belles. — 11e ARR. — Kios. place République, face Hôtel Moderne. — Bar. métro Parmentier. — Kios. 126, boul. Voltaire. — Librairie, 225, boul. Voltaire. — 12e ARR. — Libr. 98, rue Claude-Decaen. — Kios., 1, rue de Lyon (gare P.-L.-M.). — 13e ARR. 45, r. de Tolbiac, Bar. pl. d'Italie, 46, av. d'Italie.— 14e ARR. — Bar. Place D.-Rochereau. — 92, rue d'Orléans. — 87, rue d'Alésia. — 113, avenue du Maine. — 15e ARR. — 44, rue Frémicourt. — Bar. Place Beaugrenelle. — 17e ARR. Kios. 2, avenue de Villiers. — 18e ARR. — Kios. métro La Chapelle. — Kios. métro Pigalle. — 19e ARR. Kios. métro Combat. — 123, avenue Jean-Jaurès. — 299, rue de Belleville. — 20e ARR. Kios. métro Gambetta.

Et autres dépôts, dans tous les arrondissements.

Ce numéro est tiré à 5.250 exemplaires
Le prochain numéro sera daté fin juillet

Le Gérant : O. DUCAUROY

Imp. Coop. " LA LABORIEUSE " 7, rue du Gros-Anneau, Orléans
Téléphone **33-09.**